

Aurélien Barrau, phobosophe

Vincent DEBIERRE

Carnet Zinsel, 10 octobre 2015, <http://zinsel.hypotheses.org/2201>

Licence Creative Commons
Cette œuvre est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative
Commons Attribution Pas d'Utilisation Commerciale
Pas de Modification 4.0 International



Le poète (...) se comporte comme s'il savait. En expliquant les destinées et les actes humains, il a l'air d'avoir été présent, lorsque fut tissée la trame du monde : en ce sens c'est un imposteur. Il accomplit ses duperies devant des ignorants – c'est pourquoi elles lui réussissent : ceux-ci le louent de son savoir réel et profond (...). L'imposteur finit donc par être de bonne foi et par croire en sa véracité. Les hommes sensibles vont même jusqu'à lui dire en plein visage qu'il possède la vérité et la véridicité supérieures – car il arrive parfois à ceux-ci d'être momentanément fatigués de la réalité ; ils prennent alors le rêve poétique pour un relai bienfaisant, une nuit de repos, salutaire au cerveau et au cœur. (...) Les poètes qui ont conscience de ce pouvoir, à eux propre, s'appliquent avec intention à calomnier ce que l'on appelle généralement réalité et à lui donner le caractère de l'incertitude, de l'apparence, de l'inauthenticité, de ce qui s'égare dans le péché, la douleur et l'illusion ; ils utilisent tous les doutes au sujet des limites de la connaissance, tous les excès du scepticisme, pour draper autour des choses le voile de l'incertitude : afin que, après qu'ils ont accompli cet obscurcissement, l'on interprète, sans hésitation, leurs tours de magie et leurs évocations comme la voie de la « vérité vraie », de la « réalité réelle ». Aphorisme 32 (La prétendue « vérité vraie ») dans F. Nietzsche, « Opinions et sentences mêlées », *Humain, Trop Humain. Un Livre pour les Esprits Libres*, Paris, Pluriel, 1988.

Remerciements

Je tiens à remercier en particulier Laurent Chôné et Arnaud Demion pour avoir pris le temps de relire soigneusement le présent document. Leurs remarques m'ont été fort utiles. Je remercie également Alan Sokal pour sa disponibilité et ses réponses à mes questions, ainsi que Jean Brimont et Pascal Engel qui m'ont, de proche en proche, pointé vers le *Carnet Zilsel*. Je remercie finalement l'équipe du *Carnet Zilsel* pour leur intérêt dans ce travail, et leurs nombreux conseils. Et, en particulier, pour ce qui est de la tâche fastidieuse mais nécessaire de mise en forme, Arnaud Saint-Martin.

Avant-propos

« Do you reckon that they make them take an oath that says: 'We are defenders of any poser or professional pretender around'? »

Alex Turner des Arctic Monkeys dans « Teddy Picker », *Favourite Worst Nightmare*, Domino, 2006.

Aurélien Barrau est physicien, spécialisé en astrophysique et en cosmologie. Il est Professeur à l'Université Joseph Fourier et membre de l'Institut Universitaire de France. Il conduit ses recherches au sein du Laboratoire de Physique Subatomique et de Cosmologie à Grenoble¹. Depuis quelques années, M. Barrau jouit d'une grande présence (très grande, pour un physicien) dans les médias, et notamment² sur les chaînes radiophoniques du groupe Radio France. Le contenu de quelques-unes de ses interventions qu'il m'a été donné d'écouter m'a paru suffisamment surprenant (et, je dois le reconnaître, le style oratoire suffisamment insupportable de par le ton invariablement affecté et grandiloquent de M. Barrau³) pour mériter une investigation plus détaillée des activités de l'orateur. Chaque étape m'a encouragé à poursuivre sur cette voie, et je pense à présent avoir accumulé suffisamment d'éléments pour rendre publiques les nombreuses critiques que m'ont inspirées les productions – principalement écrites – de M. Barrau. Ma critique vise avant tout l'intellectuel public, bien plus que le chercheur. Je ne suis pas bien équipé pour juger en général de la qualité de ses publications scientifiques.

La sect. 1 est consacrée à un examen des deux ouvrages de « vulgarisation » (les guillemets reflètent le choix d'Aurélien Barrau lui-même⁴) publiés par M. Barrau, à savoir *Big Bang et au-delà – Balade en cosmologie*⁵ et *Des univers multiples – À l'aube d'une nouvelle cosmologie*⁶. Je mets en lumière le goût de M. Barrau pour un style de prose lourd et prétentieux, parfois inutilement jargonnant (cette tendance se retrouve, décuplée, dans ses écrits philosophiques, voir la sect. 2 et la description que j'en fais ci-

¹ Quelques éléments pour me situer. Je suis physicien, « spécialisé » en électrodynamique quantique. Je viens de soutenir une thèse de doctorat, que j'ai préparée au CNRS et à l'École Centrale de Marseille. Je conduis mes recherches au sein de l'Institut Fresnel à Marseille et aujourd'hui aux États-Unis dans le cadre d'un post-doctorat. Je tiens à préciser que M. Barrau et moi ne nous connaissons pas, ne nous sommes jamais rencontrés ni même trouvés dans la même salle, notre interaction jusqu'ici se résume à un bref et courtois échange d'e-mails entre M. Barrau et mon ami Arnaud Demion – ayant pour sujet un point technique dans un article publié par M. Barrau (L. Linsefors, T. Cailleteau, A. Barrau et J. Grain, « Primordial tensor power spectrum in holonomy corrected Ω loop quantum cosmology », *Phys. Rev. D* 87, 107503 [2013]) – dans lequel j'apparaissais comme co-signataire des e-mails envoyés depuis l'adresse d'Arnaud.

² A. Barrau, Livres, Philosophie et Documents « Grand Public », <http://lpsc.in2p3.fr/barrau/aurelien/cours.html> (visité le 5 mai 2015).

³ Pour une illustration frappante dudit style oratoire, voir parmi les innombrables enregistrements vidéos, « Les théories sur les multivers sont-elles scientifiques ? », Futura-sciences, 4 mai 2015, <https://www.youtube.com/watch?v=DimeHedspZs>.

⁴ A. Barrau, Livres, Philosophie et Documents « Grand Public » (note 2).

⁵ A. Barrau, *Big Bang et au-delà. Balade en cosmologie*, Paris, Dunod, 2013.

⁶ A. Barrau, *Des univers multiples. À l'aube d'une nouvelle cosmologie*, Paris, Dunod, 2014.

dessous) et les hésitations de M. Barrau quant à la véritable nature et portée de ces ouvrages. Ce faisant je ne m'attaque pas à l'exercice de la vulgarisation, qui est toujours opportun (et souvent difficile), mais à celui de la non-vulgarisation, auquel M. Barrau s'adonne par moments (de son propre aveu, d'ailleurs, comme nous verrons).

Dans la sect. 2, je me base sur ma lecture de *Dans quels mondes vivons-nous ?*⁷, co-écrit par Jean-Luc Nancy et Aurélien Barrau, pour conduire une analyse critique de l'adhésion de M. Barrau au courant de pensée postmoderne ; notamment, je m'étonne (en particulier, à la lumière de l'ouvrage *Impostures Intellectuelles* de Alan Sokal et Jean Bricmont⁸) de son admiration pour des auteurs comme Jacques Derrida, Bruno Latour et, à plus forte mesure encore (en ce qui concerne mon étonnement et non l'admiration de M. Barrau), Gilles Deleuze et Félix Guattari. Je mets cette admiration et la pratique du discours abstrus et jargonant caractéristique des auteurs postmodernes en correspondance avec le goût de M. Barrau pour la prose à l'apparence érudite (pour parler familièrement, « qui en jette ») mais à la signification obscure. J'évoque également le récent « canular Tremblay » et la réaction, visiblement précipitée et passablement peu adaptée, de M. Barrau à celui-ci.

Le curieux exercice de la non-vulgarisation

En 2013, Aurélien Barrau publie *Big Bang et au-delà*. La présentation de l'éditeur sur la quatrième de couverture annonce la couleur :

La science moderne a révolutionné notre compréhension de l'Univers. Dans ce bref essai, Aurélien Barrau décrit en termes simples le cosmos dessiné par la physique d'aujourd'hui, à l'ère des résultats récents de l'accélérateur LHC et du satellite Planck. À la manière d'une promenade mêlant physique et philosophie, les piliers et les énigmes du Big Bang sont abordés les uns après les autres, en passant par les trous noirs, les particules élémentaires, le satellite Planck et la découverte du Higgs.

Le résumé est complété par un extrait de l'Avant-Propos, rédigé par l'auteur : « Parce que la science est avant tout une aventure humaine, j'ai esquissé, ici et là, en contrepoint des explications physiques fournies dans la langue la plus simple et la plus accessible possible, mon expérience et mes ressentis. J'ai parfois même fait part de mes convictions et révoltes personnelles. »

J'ouvre mon commentaire sur l'ouvrage par une liste des auteurs des épigraphes des têtes de chapitre (y compris de l'Avant-Propos) : Jacques Derrida, Emil Cioran [le prénom est écrit « Émile »], Gilles Deleuze et Félix Guattari, Jean-Luc Nancy, Martin Heidegger, Félix Guattari, Véronique Bergen, Michel Foucault, Vladimir Jankélévitch, Jacques Derrida. Il y a, très clairement, un motif qui se dessine. Un motif très centré sur la « philosophie continentale », voire postmoderne. Mais un motif après tout non pertinent en soi : quel étudiant, par exemple, n'a pas constellé son manuscrit de Thèse d'extraits de ses chansons ou livres préférés ? Il en va parfois de même pour des scientifiques confirmés dans des ouvrages de référence sérieux. Il ne s'agit dans ce cas-là que de clin d'œil et d'hommages de l'auteur à ceux qu'il admire, et aucun rapport profond entre le propos du mémoire de Thèse ou du livre n'est sous-entendu. La rupture avec ce paradigme est pourtant nette

⁷ A. Barrau et J.-L. Nancy, *Dans quels mondes vivons-nous ?*, Paris, Galilée, 2011.

⁸ A. Sokal et J. Bricmont, *Impostures Intellectuelles*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1997.

dans *Big Bang et au-delà* : les citations de tête de chapitre trouvent un très fort écho dans le corps du texte. Peut-être la preuve la plus spectaculaire se trouve dans les « notes et références bibliographiques » à la fin de l'ouvrage. Si je réduis leur contenu à un ou deux nom propre(s) ou à un court groupe nominal, voici ce que j'obtiens : Martin Heidegger, Gottfried Leibniz, Ludwig Wittgenstein, Platon, Gilles Deleuze et Félix Guattari, Edgar Allan Poe, Emmanuel Kant, René Descartes, Thomas Kuhn, Bruno Latour, Michel Foucault par Paul Veyne, Friedrich Nietzsche, Lucrèce, Raymond Boudon, le relativisme, Paul Veyne, Jean-Luc Nancy, Hésiode, Platon, Paul Feyerabend contre Karl Popper, Gilles Deleuze et Félix Guattari par Jean-Clet Martin, Kurt Gödel, Fiodor Dostoïevski, Gilles Deleuze, Jacques Derrida, Véronique Bergen, Nelson Goodman, Paul Feyerabend, Hélène Cixous, la *French Theory*, Carlo Rovelli, Giordano Bruno, François Rabelais, *Strass de la Philosophie* (blog de Jean-Clet Martin), Élisabeth de Fontenay, Jakob von Uexküll, Éric Baratay, les blessures narcissiques, Gottlieb Baumgarten. À nouveau, la part belle est faite à la « philosophie continentale », voire postmoderne. Même en gardant en tête l'extrait « promenade mêlant physique et philosophie » lu sur la quatrième de couverture, il est difficile de ne pas être surpris : une seule note/référence est consacrée à un physicien (Carlo Rovelli), ou deux si l'on tient compte de Giordano Bruno. Et ce, sur un total de trente-neuf.

Il serait mensonger – et l'affirmation serait réfutée en quelques minutes – de prétendre que ces notes/références bibliographiques sont représentatives de l'ensemble de l'ouvrage et que la physique y est ainsi outrageusement minoritaire pour ne pas dire anecdotique, comme c'est le cas dans les fameuses notes. Cela dit, il y a de quoi être circonspect : ces notes, de nature bibliographique pour la grande majorité d'entre elles, ne sont-elles pas censées proposer des pistes d'approfondissement, des précisions, des raffinements ? Si, bien sûr. Mais ici le lecteur est invité non à nourrir son potentiel appétit de compréhension scientifique – dont il ne me paraît pas imprudent de penser que c'est ce qui l'a motivé à lire *Big Bang et au-delà* – mais plutôt à s'abreuver de philosophie postmoderne : Gilles Deleuze, Félix Guattari, Jean-Luc Nancy, Jacques Derrida (le philosophe préféré de M. Barrau, ce qui n'empêche pas la note de fin d'ouvrage qui lui est consacrée, longue de quelques lignes, de comporter deux fautes de français). Évidemment, d'autres notes sont consacrées à d'autres penseurs et auteurs, mais les quelques noms que je viens de mentionner se retrouvent dans les citations de tête de chapitre. Il y a clairement de l'insistance.

Quant au lecteur qui trouverait un point particulier de cosmologie intéressant, et voudrait en apprendre plus, il se retrouve démuné : quels documents consulter ? C'est à lui de faire sa propre recherche, M. Barrau étant visiblement trop occupé à mettre Deleuze en avant. C'est d'autant plus dommage que *Big Bang et au-delà* peut effectivement donner envie au lecteur d'en savoir plus sur l'inflation, les trous noirs, etc. Et ceci parce que, même s'il ne respecte pas la promesse de fournir les « explications physiques (...) dans la langue la plus simple et la plus accessible possible », l'ouvrage n'est pas dépourvu d'intérêt pour celui qui veut en savoir plus sur la cosmologie. Dans ma dernière année de Doctorat en Physique à l'heure de ces lignes, j'ai moi-même appris ou réappris un certain nombre d'éléments en lisant ce livre. Il m'est évidemment plus difficile de savoir si les « explications physiques » sont facilement abordables par des non-scientifiques.

À la p. 1, M. Barrau semble prendre pour acquis qu'au « commencement » de l'univers n'existait « qu'une sorte de mousse constituée de cordes ou de boucles », ce qui est à la fois scientifiquement imprudent (à moins de soustraire à son épistémologie, voir plus loin) et, j'imagine, troublant pour le non-physicien, qui se demande bien ce qui est entendu par une telle locution. À la p. 37 le non-physicien sera sans doute déstabilisé

par la mesure d'une énergie en degrés (Kelvin ou Celsius). L'exposé de la relativité restreinte, aux pp. 45-47, me paraît bien lacunaire, avec un gros point noir : p. 46, le lecteur au fait de la relativité restreinte sera surpris de lire qu'elle ne « repose sur aucune hypothèse audacieuse ». Dans cette discussion de la relativité, M. Barrau ne mentionne pas une seule fois le caractère central de l'invariance de la vitesse de la lumière (dans le vide) dans la construction intellectuelle de la relativité. Au passage, cette invariance me semble être une « hypothèse audacieuse ». Il utilise, p. 47, une terminologie tout à fait désuète lorsqu'il appelle « mésons mu » les muons. À la p. 79, on lit que les quarks sont des « représentations irréductibles des groupes de symétrie », ce qui n'avancera strictement en rien le lecteur profane, tout en étant un abus de langage aussi répandu que grossier. Enfin, p. 119, M. Barrau joue sur le sens du terme « univers » propre à la théorie de la relativité⁹, ce qui, à mon sens, sans distinction claire entre ce sens et le sens plus habituel du mot – distinction non réalisée par M. Barrau – ne pourra que dérouter le lecteur.

Globalement, j'ai trouvé *Big Bang et au-delà* lisible sans grand problème, surtout par contraste vis-à-vis de *Dans quels mondes vivons-nous ?* que j'ai lu avant et qui sera examiné dans la sect. 2 de ce document. À nouveau, je précise que je ne peux que très difficilement juger du niveau de difficulté des explications scientifiques de M. Barrau. Quoi qu'il en soit, le livre aurait gagné à être consacré uniquement – ou beaucoup plus étroitement, en tout cas – à la physique. Une bonne approximation de ce « produit » – faute d'un meilleur terme – se trouve sous forme de conférence¹⁰, dont je pense qu'elle vaut la peine d'être écoutée. Plus gênante, selon moi, est l'épistémologie et l'affinité pour le postmodernisme de M. Barrau. Nous reviendrons sur ces points dans la sect. 2.

Sur les fiches « produits » d'Amazon.fr, certains commentateurs reprochent à Aurélien Barrau une certaine tendance à se mettre en avant dans son ouvrage. Je partage ce constat doublé d'un regret. Évidemment, il est annoncé sur la quatrième de couverture que « j'ai esquissé, ici et là (...), mon expérience et mes ressentis. J'ai parfois même fait part de mes convictions et révoltes personnelles ». Si ces quelques phrases sont issues de l'Avant-Propos, celui-ci s'ouvre sur un tout autre ton. On y lit, dès la seconde ligne : « [Ce] petit livre (...) n'est heureusement pas non plus une autobiographie ! ». Qu'attendre d'un livre qui s'ouvre sur un tel déni préventif ? Sans doute plus que quelques passages personnels « ici et là » ! Il serait long et finalement très peu pertinent de répertorier les passages autobiographiques et philosophiques de cet ouvrage, mais on peut modifier l'énoncé de cet exercice en se limitant à ceux qui, définitivement, ont été insérés de manière forcée et n'apportent rien au propos : citons, pour s'en tenir aux passages les plus clairement hors-sujet, les années lycée de M. Barrau à Neuilly sur Seine, sa relation avec ses oncles, l'abeille charpentière de l'Université Pierre Mendès France, la parenthèse sur l'exploitation animale. On pourra être plus chaleureux sur les digressions sur l'univers de la recherche et de l'enseignement – le sujet étant un bien plus proche voisin de la vulgarisation scientifique que ce que le sont les anecdotes étrangement personnelles qui parsèment l'ouvrage – que l'on partage ou pas les positions de M. Barrau.

Comme par compensation pour tous ces détails autobiographiques d'un intérêt parfois très limité, *Big Bang et au-delà* a le mérite de répondre à la question suivante :

⁹ À savoir, l'ensemble des événements qui ont eu lieu et auront lieu à une distance inférieure au produit de la vitesse de la lumière dans le vide par l'intervalle de temps séparant l'instant où ils ont eu lieu ou auront lieu et l'instant présent.

¹⁰ A. Barrau, *Rencontres du ciel et de l'espace*, 2014 (<https://www.youtube.com/watch?v=3Zukurf0VJk>).

comment M. Barrau, ingénieur de formation et lauréat d'une Thèse de Doctorat en 1998 récompensant des recherches expérimentales et observationnelles, s'est-il retrouvé en 2006 lauréat du prix Bogoliubov de physique théorique ? En recoupant deux passages de *Big Bang et au-delà* avec d'autres informations, j'en arrive à la conclusion que ce prix a été destiné à Aurélien Barrau pour des travaux en réalité effectués principalement par son étudiant de Thèse Julien Grain. On lit en effet, p. 68, qu'

Avec mon ancien doctorant et maintenant collègue, Julien Grain, nous avons investi beaucoup d'énergie pour comprendre comment les particules élémentaires interagissent avec les petits trous noirs. Ce sont des questions importantes parce que de multiples difficultés surgissent, nécessitant l'invention de nouvelles solutions. En grande partie grâce à la dextérité remarquable et au courage intellectuel de Julien, nous avons obtenu des solutions intéressantes pour divers types d'espace-temps. Ces résultats ont intéressé la communauté et m'ont valu d'être invité, en tant que visiteur, dans les deux laboratoires les plus fermés et prestigieux du monde : l'Institut des Hautes Études Scientifiques (IHES) de Bures sur Yvette, en France, et l'Institute for Advanced Study (IAS) de Princeton, aux États-Unis.

S'ensuit l'examen de l'annonce de l'attribution du prix Bogoliubov¹¹ :

The Bogoliubov Prize for young scientists for 2006, established by the Joint Institute for Nuclear Research in 1999, has been awarded to Aurélien Barrau from the Laboratory for Subatomic Physics and Cosmology, and Joseph Fourier University, Grenoble, France for a sequel of papers on astrophysics and cosmology.

Studies of Dr. Barrau are devoted to quantum physics in the vicinity of black holes which is one of the most fascinating fields of physics. Dr. Barrau visited Dubna and gave talk [sic] « Black holes and quantum fields : from paradox to paradigm » at the seminar of the Bogoliubov Laboratory of Theoretical Physics, JINR. The Prize was awarded to Dr. Barrau by the JINR Director A.N. Sissakian on 15 December at the meeting of the JINR Directorate with the CNRS delegation.

L'ajout d'un recueil de coupures de presse¹² confirme que l'attribution de ce prix a récompensé les mêmes travaux. On pourra objecter que la locution « [en] grande partie grâce à la dextérité remarquable et au courage intellectuel de Julien » est probablement le fruit de la modestie de M. Barrau et que celui-ci a en quelque sorte minimisé son propre rôle dans ces découvertes dans *Big Bang et au-delà*. Remarquons que si c'est le cas, cette modestie n'a pas empêché M. Barrau d'accepter les invitations de « l'Institut des Hautes Études Scientifiques (IHES) de Bures sur Yvette, en France, et l'Institute for Advanced Study (IAS) de Princeton, aux États-Unis ». Elle ne l'a pas non plus empêché de candidater en son propre nom pour le prix Bogoliubov. Le lecteur ignorera peut-être qu'à l'inverse du prix Nobel, nombre de prix scientifiques, dont le prix Bogoliubov, requièrent¹³ des candidatures formelles de la part de chercheurs pensant mériter, et espérant remporter le prix. Dans ces conditions, nous nous retrouvons face au choix suivant : soit M. Barrau a fait preuve d'un excès de modestie dans *Big Bang et au-delà* mais pas dans le monde académique, au-

¹¹ JINR/BLTP, N.N. Bogoliubov Prize for Young Scientists, <http://theor.jinr.ru/prize/indexp.html> (visité le 19 avril 2015).

¹² A. Barrau, Prix Bogoliubov – Articles de presse, http://lpsc.in2p3.fr/barrau/aurelien/bogo_articles.html (visité le 19 avril 2015).

¹³ CERN courier, Bogoliubov prize for young scientists, <http://cerncourier.com/cws/article/cern/27988> (visité le 4 avril 2015).

quel cas le passage en question du même livre est un exemple de fausse modestie, soit M. Grain était effectivement, comme écrit dans ledit passage, le principal contributeur aux résultats scientifiques récompensés par le prix Bogoliubov¹⁴, auquel cas il m'est difficile de respecter la décision de M. Barrau de candidater en son propre nom pour ledit prix. La cerise sur le gâteau, peut-être, se trouve dans la phrase « prix de physique théorique que j'avais gagné un peu par hasard je crois » (p. 74) utilisée par M. Barrau dans *Big Bang et au-delà* pour décrire l'attribution du prix. Une locution qui me semble bien mal adaptée à un prix pour lequel M. Barrau a candidaté. Ici la fausse modestie va de soi, et va à mon sens jusqu'à la malhonnêteté intellectuelle.

Pour en revenir à l'ouvrage *stricto sensu*, l'élément le plus regrettable est peut-être, finalement, l'insistance de M. Barrau à introduire le relativisme et le postmodernisme en essayant de les mettre en correspondance ou en résonance avec les paradigmes scientifiques qu'il présente. À la p. 42, par exemple, Aurélien Barrau semble sincèrement étonné que Bruno Latour se soit construit une « réputation d'ennemi des sciences ». Le court chapitre 5 (« Bruno Latour ») de l'ouvrage *Impostures Intellectuelles* de Alan Sokal et Jean Bricmont, qui montre soit la naïveté, soit la malhonnêteté, en tout cas l'ineptie, de la lecture par M. Latour d'un ouvrage de vulgarisation d'Einstein sur la relativité restreinte, pourra donner une idée de l'origine de cette réputation¹⁵. Pour en revenir au livre de MM. Sokal et Bricmont, je réfère le lecteur qui souhaiterait en savoir plus sur la relation entre M. Latour et les sciences, aux pp. 89-94 de cet ouvrage. À la page suivante de *Big Bang et au-delà*, M. Barrau se lance dans du terrorisme épistémique : « Si nous vivions en Égypte antique, il n'y a aucun doute que nous verrions – comme un fait expérimental apparemment incontestable et objectif – le dieu Rê arpenter chaque jour le ciel dans sa barque solaire. Ce qui est vu n'est vu que suivant une manière possible de voir (...). Mais surtout, parce qu'élaborer une représentation du monde c'est inventer un discours dans lequel ces observations intriquées et

¹⁴ Une hypothèse fort plausible au regard de la place accordée à M. Grain dans les remerciements d'une Thèse de physique théorique ultérieurement réalisée sous la direction de M. Barrau (T. Caillaudeau, *Étude des perturbations cosmologiques et dérivation des observables en Gravité Quantique à Boucles*, thèse de Doctorat (Université de Grenoble, 2012). L'impétrant, Thomas Caillaudeau, dans son mémoire, n'hésite pas à qualifier M. Grain de « co-directeur » (guillemets dans l'original), ce qui, lorsqu'on constate que M. Grain n'était pas encadrant officiel de la Thèse, indique clairement le rôle qu'il a joué dans l'encadrement du futur jeune Docteur. Notons évidemment que l'hypothèse selon laquelle la locution « co-directeur » aurait été utilisée à la légère ne tient guère debout, quand on sait l'effort que représente l'encadrement sérieux d'un Doctorant. Par ailleurs, et sans que cela constitue une preuve, notons qu'un examen soigneux – mais forcément trop superficiel – de l'historique des publications de M. Barrau (voir Inspire HEP, Barrau, http://inspirehep.net/search?ln=fr&p=find+author+barrau&f=&action_search=Recherche&sf=&so=d&rm=&rg=100&sc=0&of=hd (visité le 07/05/2015), et naviguer à partir de cette liste) fait apparaître un motif qui semble clair : M. Barrau n'a commencé à publier régulièrement des articles de physique théorique que pendant la thèse de M. Grain. Juxtaposés, ces éléments me semblent montrer qu'il est raisonnable de supposer que c'est M. Grain qui a « lancé » la carrière de M. Barrau en cosmologie quantique – et par là – même en physique théorique – et non le contraire. C'est dans ce contexte que mon hypothèse selon laquelle M. Barrau est moins un physicien théoricien qu'un physicien expérimentateur (et phénoménologiste) qui a encadré des étudiants conduisant des travaux de recherche en physique théorique – en particulier, Julien Grain et Thomas Caillaudeau, et à présent Linda Linsefors – prend forme. Confirmer ou infirmer cette hypothèse serait – ou sera – extrêmement long et difficile, et nécessiterait une connaissance de la littérature en cosmologie et en cosmologie quantique à boucles bien supérieure à la mienne, qui est plus que modeste dans ce domaine.

¹⁵ Voir J. Huth, « Latour's Relativity », in *A House Built on Sand: Exposing Postmodernist Myths about Science*, sous la dir. de N. Koertge, Oxford, Oxford University Press, 1998.

imbriquées vont prendre sens » (pp. 43-44). Dans la grande tradition du relativisme épistémologique, M. Barrau ne prend pas la peine de donner de critères permettant d'expliquer le fait qu'il considère – apparemment – la cosmologie et la relativité comme plus pertinentes que ce que j'appellerais l'héliothéologie égyptienne, sauf bien sûr le critère du contexte historique et sociétal. Pour se limiter à un seul autre extrait, on pourra citer l'amusant dernier paragraphe du quatrième chapitre, où M. Barrau justifie sa digression sur le relativisme par « La physique d'Einstein n'impose d'aucune façon de recourir au relativisme philosophique. Mais elle est un excellent déclencheur ou prétexte pour, à mon avis, prendre enfin conscience de la contingence de nos postures ». Le mot, donc, est « dégainé » : prétexte. À la lecture de ces lignes, et en gardant en tête la mainmise des auteurs postmodernes sur les citations de tête de chapitre et les notes de fin d'ouvrage, il me paraît légitime de se poser la question : *Big Bang et au-delà* n'est-il pas finalement un ouvrage dans lequel la vulgarisation scientifique est un prétexte pour la promotion des idées de Derrida, Deleuze, Latour et Foucault ? La question apparaît d'autant plus pertinente à la lecture du passage suivant, qu'on trouve dans l'Introduction au manuel de relativité générale [6] écrit par Aurélien Barrau et Julien Grain :

Notre vœu le plus cher serait également [que cet ouvrage] suscite chez le lecteur quelques désirs de réflexions philosophiques et, qu'en contrepoint de celle d'Einstein, la découverte de Derrida, Deleuze, Nancy ou Foucault s'invite dans la partie. Ces immenses philosophes du complexe, de l'intriqué et de l'imbriqué, de l'abîme et du non-dit, de la faille et de l'intertextuel, ne sont, contrairement à ce qui a été parfois supposé, pas du tout des ennemis des sciences. Ce sont, en revanche, des amis de l'intelligence. Sous toutes ses formes. Que la physique soit une magnifique construction ne signifie certainement pas que tous les modes de pensée doivent s'y réduire. C'est, en tout cas, dans cet esprit que nous avons rédigé cet opuscule.

En 2014, Aurélien Barrau publie *Des univers multiples*, chez le même éditeur (Dunod) et dans la même collection (Quai des Sciences) que *Big Bang et au-delà*. Ce second ouvrage de « vulgarisation » est assez nettement plus satisfaisant que le premier. *Big Bang et au-delà* souffre fortement du mélange des genres entre explications scientifiques, parenthèses autobiographiques, professions de foi politiques et, à moindre mesure, passages philosophiques. Dans *Des univers multiples* l'auteur fait preuve de plus de concentration. Autre amélioration importante : la présence de suggestions d'ouvrages scientifiques, dont j'avais souligné l'absence presque totale (et à mon sens rédhibitoire, pour ne pas dire disqualifiante) dans *Big Bang et au-delà*. Même s'il est dommage que le lien entre l'ouvrage de M. Barrau et ces suggestions de lecture ne soit pas fait au fur et à mesure du texte à l'aide de notes (de bas de page ou autres).

Malgré tout, et si la quatrième de couverture de *Des univers multiples* ne porte cette fois pas mention de « convictions et révoltes personnelles », le lecteur attentif des deux ouvrages reconnaîtra les mêmes saillies indignées à propos de l'écologie, de l'exploitation industrielle des animaux, des excès du capitalisme débridé. Si la présence de ces saillies était assumée dans *Big Bang et au-delà* (comme l'indique le fait qu'elles sont « annoncées » sur la quatrième de couverture), elles ne le sont en revanche pas vraiment dans *Des univers multiples* : même le Prologue de ce dernier, qui annonce la présence de « digressions [philosophiques] utiles pour mettre en perspective les interrogations que le modèle [des multivers] ne peut manquer de susciter » (p. VII)¹⁶, ne fait pas mention de ces passages. Ils arri-

¹⁶ Je suis conscient ici que ma modification de la citation pour la rendre plus explicite dans le cadre de ma

veront donc comme une surprise pour le lecteur. Ce qui en soi n'est pas forcément une mauvaise chose, mais le moins que l'on puisse dire est que leur présence dans l'ouvrage n'est pas rendue naturelle par la manière dont ils sont introduits : les transitions qui y amènent sont en effet comiquement forcées. Un premier paragraphe déplore l'effet des activités humaines sur l'environnement et le climat (p. 25) :

Si l'existence possible d'univers abondants dans un espace éventuellement infini et décrit par la relativité générale est, en termes scientifiques, une découverte (...) récente, il en va tout évidemment autrement de la connaissance de la finitude de la Terre. Et, incontestablement, le savoir n'engendre pas l'action. Le champ épistémique, pourrait-on dire, n'est pas performatif : la compréhension n'induit pas mécaniquement l'agir.

Plus loin, on écarquille les yeux, en lisant, à la sortie d'une explication de l'iconique expérience de pensée du chat de Schrödinger, ce qui suit (p. 53) : « Cet exemple du chat, consacré par l'histoire et présenté dans tous les manuels de mécanique quantique, n'est pas seulement révélateur de nos interrogations quant à la physique subatomique. Il l'est aussi de notre rapport apathique à la souffrance animale. » Et M. Barrau s'est ainsi ouvert, à partir d'une discussion du chat de Schrödinger, la porte pour une tirade sur, faute d'une meilleure locution, la condition animale. Je pense que même le lecteur encore plus sympathique que moi à l'égard de cette préoccupation ne manquera pas de s'étrangler ici devant le caractère on-ne-peut-plus forcé et artificiel de la transition.

Un peu plus loin, on lit un nouveau paragraphe sur l'urgence écologique, introduit sur le même mode que le précédent (p. 82) : « Sans doute faut-il saisir ici l'occasion de se souvenir à nouveau que la Terre n'est pas l'Univers en inflation : sa taille est fixe et ses ressources ne peuvent croître indéfiniment. » On devine la suite. Plus loin encore, pp. 95-96, se trouve un autre passage similaire. N'en jetons plus. Ces passages, quel qu'en soit le contenu, arrivent ici comme un cheveu sur la soupe, et les transitions qui y introduisent ne sont pas – litote – du plus bel effet.

À nouveau, le style de l'ouvrage est ampoulé, parfois pédant, et la promesse de « langage simple » lue dans le Prologue (p. VI) reste, dans une large mesure, lettre morte. Par exemple, les premières phrases du chapitre 9 sont (p. 113) : « Toute notre physique repose sur deux théories. Deux théories magnifiques et immensément étranges : la relativité générale et la mécanique quantique. La première a fondamentalement transfiguré notre compréhension du “contenant” (l'espace et le temps), la seconde a profondément infléchi notre perception du “contenu” (la matière et les interactions). » Ceci n'est même pas l'un des passages les plus grandiloquents. Je reviendrai sur cette question très importante de la « simplicité » du langage par la suite. Comme pour *Big Bang et au-delà*, je soulève quelques points d'ordre scientifique et pédagogique.

Au chapitre 3, le passage sur les trous de ver est difficile. Les explications sont trop rapides et superficielles, et les diagrammes de Penrose-Carter certainement pas suffisam-

phrase a pour conséquence l'apparition de la locution « le modèle des multivers », une locution qui va à l'encontre d'un avertissement souvent énoncé par M. Barrau : « le multivers n'est pas un modèle » (voir, e.g., *Des univers multiples*, p. 98). Et pourtant, je maintiens que ma modification est fidèle au texte initial : si j'élargis le passage cité, j'obtiens « Dans un langage simple et ne nécessitant aucun prérequis scientifique, j'ai tenté de présenter ici (...) quelques-uns des enjeux du multivers. Parce que ces idées physiques sont aussi prises dans une histoire (...), je me suis autorisé, ici et là, quelques digressions utiles pour mettre en perspective les interrogations que le modèle ne peut manquer de susciter » (*Des univers multiples*, pp. VI-VII).

ment bien décrits, à tel point que même le physicien non spécialiste que je suis a dû consulter d'autres sources. M. Barrau, quant à lui, semble préférer orner sa prose d'enchaînements du genre « Disposerait-on ici d'un étrange kaléidoscope cosmique révélant un espace parallèle ? Sont-ce les prémisses d'un autre monde ou un simple spectre mathématique ? » (p. 36), plutôt que de détailler ses explications. Si le chapitre 4 est plutôt bon dans son évocation rapide du problème de la mesure en mécanique quantique, je m'étonne d'y lire que « les infractions (...) sont légion [dans le monde quantique] et ne sauraient être endiguées par aucune autorité régulatrice » (p. 45) – on sent ici que les velléités littéraires de M. Barrau ont pris le dessus, à tel point que le lecteur non averti comprendra peut-être que le monde quantique est un monde sans lois, ce qui évidemment n'est pas compatible avec ce qu'il lira dans les pages précédentes et suivantes – et, plus loin, que M. Barrau se perd brièvement dans un étonnant mélange de genres entre vulgarisation et discours technique : à propos de la mesure en physique quantique, je lis « [le] vecteur qui décrit le système serait, en quelque sorte, "projeté" sur un unique état de base ». Je vois d'une part mal ce que des termes comme « état de base », et, à moindre mesure, « projeté » et « vecteur » viennent faire dans un livre « ne nécessitant aucun prérequis scientifique ». D'autre part, si l'on admet que cette phrase est une « pause » dans le discours « simple » de la vulgarisation et un bref détour dans le discours technique, je ne m'explique pas la présence de la locution « en quelque sorte », qui donne l'impression qu'il s'agit ici d'une explication grossière et approximative, alors que, pour celui qui connaît la signification des termes techniques qui y sont employés, cette description de la mesure dans l'acception orthodoxe de la mécanique quantique est parfaitement correcte. Au chapitre 6, je souris en voyant que le mot « monopôle » y est systématiquement devenu « monopole » (avec comme résultat la locution récurrente – et amusante – « monopole magnétique »). Évidemment, il s'agit ici probablement d'une erreur de l'éditeur. À la p. 110, le lecteur néophyte sera sans aucun doute dérouté par l'usage qui est fait – sans commentaire ni explication à cet effet – du mot « mesure » dans son acception au sens de la théorie des probabilités (et donc de la théorie de l'intégration).

Au 14 mai 2015, *Des univers multiples* avait reçu vingt-quatre avis sur le site internet Amazon.fr. Cinq avis à cinq étoiles, douze avis à quatre étoiles, trois avis à trois étoiles, deux avis à deux étoiles et deux avis à une étoile (dont l'un sanctionne un problème technique du ressort de l'achat et non du livre). Un bilan positif. Sur son propre « mur » Facebook, M. Barrau reproduit, le 4 janvier 2015, la majeure partie d'un de ces avis (à deux étoiles). Cet avis, et surtout la réponse de M. Barrau à celui-ci, me semblent très intéressants, c'est pourquoi je me permets de reproduire ici des textes tirés du « mur » Facebook d'Aurélien Barrau :

Extrait d'un commentaire [A]mazon sur mon livre¹⁷ :

« L'auteur indique pourtant dans son Prologue qu'il a tenté de présenter le multivers dans un langage simple et ne nécessitant aucun prérequis [scientifique]. Je vous laisse juger : voici quelques mots relevés ici et là :

– inchoative, désatrophier, performative, Yggdrasil, subsumer, théorétique, nucléation, définitoire, autopoïèse, définir, tautégorique, vérité-évidence, différence (avec un a), dimension ontique, dénégatif.

Et voici quelques phrases qui donnent le ton de certains chapitres :

– Le multivers est peut-être la revanche de Dionysos sur une physique trop [apollinienne].

¹⁷ Il s'agit ici de *Des univers multiples*.

- les linéaments du dicible (...).
- l'ensemble de nos être(s)-au(x)-monde(s) est convoqué et, certainement, infléchi.
- Si le concept d'Un, dans sa dimension ontique et métaphysique, est souvent associé au néo-platonisme de Plotin, voire à Platon lui-même dans son opposition au multiple (...).
- D'une manière ou d'une autre, le mythe, en tant que « bouche immédiatement adéquate à la clôture d'un univers », (...) s'accomplit « dialectiquement » dans l'articulation de l'un et de l'ordre.

S'il faut avoir compris Derrida pour comprendre certains chapitre [sic] de ce livre, on ne peut surtout pas parler de langage simple ne nécessitant aucun prérequis. Ajoutons finalement que l'auteur se permet régulièrement des digressions esthétiques et politiques, parfois cinglantes, qui étonnent dans un petit ouvrage de vulgarisation. »

Le résultat de cet exercice de compilation est fort désopilant. Évidemment – et heureusement – l'échantillon n'est pas représentatif de l'ensemble de l'ouvrage, mais il a au moins le mérite de montrer que la promesse de « langage simple » n'a été tenue qu'au mieux partiellement.

Toujours le 4 janvier 2015, M. Barrau adresse quelques remarques à propos de cet avis, en commentant le message ci-dessus qui reproduit un (large) extrait dudit avis :

Il est hors de question que je me « défende » : tous les ressentis sont légitimes en tant que ressentis. Je les respecte. Mais j'explique seulement ma position : je ne cherche PAS à faire de la vulgarisation tentant de simplifier autant que possible les théories scientifiques. Beaucoup d'autres chercheurs font cela très bien. Je cherche à créer des sens nouveaux, à inventer des ponts, à tisser des liens, à effondrer des murs, à proposer de l'inévident, à faire douter, à déconstruire, à esquisser des vacillations [sic]. Je ne cherche PAS à être compris du plus grand nombre, à toucher le plus grand nombre, à parler au plus grand nombre. Il se peut que j'échoue, évidemment. Mais comme mes objectifs ne semblent pas clairs, je précise.

Cette première remarque a le mérite de montrer la frivolité et l'inconséquence avec laquelle M. Barrau considère sa propre annonce – de langage simple – dans l'avant-propos de *Des univers multiples* : confronté à un lecteur qui remet en question la sincérité de cette annonce, M. Barrau nie avoir jamais eu cette intention. Cette contradiction entre ces différentes postures ne semble guère l'embêter. Cette remarque a également le mérite de contenir une désopilante accumulation de locutions (« créer des sens nouveaux, (...) inventer des ponts, (...) tisser des liens, (...) effondrer des murs, (...) proposer de l'inévident, (...) faire douter, (...) déconstruire, (...) esquisser des [vacillations] ») que cette fois, aucun effort de compilation n'a été nécessaire à construire.

On lit ensuite : « Et, en ce qui me concerne, un livre que je comprends sans effort m'ennuie profondément... Mais on peut évidemment avoir d'autres attentes... » Et enfin : « Non. Je n'utilise aucun "terme jargonant", ce n'est pas du tout la question. Le monde n'est pas "simple" et les discours "simples" sur le monde ressemblent, pour moi, à des tromperies. » S'il subsistait encore un doute quant à l'annihilation qui est ici faite de la promesse de « langage simple » (que l'on retrouve également dans l'Avant-Propos à *Big Bang et au-delà* (p. V), il est désormais dissipé. Et avec lui, peut-être, une partie de la crédibilité de M. Barrau en tant qu'auteur d'ouvrages de vulgarisation scientifique.

Au-delà de cette spectaculaire auto-contradiction, un niveau supplémentaire de malhonnêteté intellectuelle s'ouvre ici : il s'agit, dans la dernière réaction reproduite ci-dessus, pour Aurélien Barrau de brouiller la distinction entre complexe et abstrus, entre ce qui est intrinsèquement difficile et ce qui est volontairement obscurci. Rendre des problématiques contemporaines de physique théorique accessibles au lecteur non-scientifique est un déli-

cat exercice car le contenu des questions abordées est, lui, intrinsèquement difficile, et le fait qu'elles soient d'habitude formulées dans un langage mathématique ajoute à la difficulté de la vulgarisation. Mais « difficile » ne veut pas dire abstrus ou incompréhensible, mais plutôt, qui nécessite de la concentration et de la réflexion – et, comme l'on n'y échappe jamais réellement, certains prérequis. En revanche, un passage comme celui-ci (p. 143) reproduit en partie dans l'avis mentionné par M. Barrau, est, à mon sens, un bel exemple d'obscurcissement délibéré de ce qui pourrait être un enchaînement aisément compréhensible d'assertions :

D'une manière ou d'une autre, le mythe, en tant que »bouche immédiatement adéquate à la clôture d'un univers », comme l'analyse Jean-Luc Nancy, s'accomplit « dialectiquement » dans l'articulation de l'un et de l'ordre. C'est précisément dans ce balancement qu'il devient « figuration propre », tautégorique, en tant que parole unique de plusieurs.

En cela, cet extrait est fort semblable à la prose développée par Aurélien Barrau dans l'ouvrage philosophique *Dans quels mondes vivons-nous ?*, co-écrit justement avec Jean-Luc Nancy. Il arrive même souvent dans ce dernier ouvrage que la signification d'un passage soit encore bien plus inextricable que celle du passage reproduit ci-dessus (voir sect. 2). Évidemment, la défense de M. Barrau est toute trouvée : non seulement « les discours "simples" (...) ressemblent (...) à des tromperies », mais, en sus, « un livre que je comprends sans effort m'ennuie profondément [mais] on peut évidemment avoir d'autres attentes » : je mets au défi le lecteur de construire un enchaînement de deux phrases qui dépasserait ce dernier en termes de prétention intellectuelle pure.

Nous avons donc vu que M. Barrau aime à mentionner avec approbation, dans le contexte, que je qualifierai prudemment de non trivialement idoine, de la vulgarisation scientifique, un certain nombre d'auteurs – Jacques Derrida, Jean-Luc Nancy, Gilles Deleuze, et quelques autres – ayant été classés, de gré ou de force, dans le mouvement postmoderne¹⁸. Cette admiration est allée jusqu'à la collaboration, M. Barrau ayant publié un ouvrage de philosophie avec Jean-Luc Nancy. À l'examen dudit ouvrage, les promesses non tenues de langage simple dans *Big Bang et au-delà* et *Des univers multiples* apparaîtront fort mineures devant le flot ininterrompu de verbiage que constitue souvent la prose philosophique de (M. Nancy et) M. Barrau.

¹⁸ Ici « postmoderne » est à prendre avant tout au sens français du terme : M. Barrau, régulièrement, se réclame, ou fait l'éloge des trois auteurs susmentionnés, et, peut-être à moindre mesure, de quelques autres (Félix Guattari, Bruno Latour, Michel Foucault, Hélène Cixous, Jean-François Lyotard), mais, à ma connaissance, très rarement ou jamais de Andrew Ross, Judith Butler, Stanley Aronowitz, ou Steve Fuller, quelques-uns des nombreux enthousiastes du postmodernisme aux États-Unis (voir à ce sujet P.R. Gross et N. Levitt, *Higher Superstition : The Academic Left and its Quarrels With Science*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1994) et/ou au Royaume-Uni. Richard Rorty est une exception, plutôt mineure dans le poids qu'il prend dans les écrits de M. Barrau, mais existante : citons M. Barrau, dans une interview à *Actu Philosophia* : « Au niveau plus philosophique, et sans que cela soit directement lié au multivers, je plaide en effet pour une vision strictement non-réductionniste de la physique. Pour le dire de manière simple et rapide, je suis sur ce point dans la droite ligne des propositions du philosophe américain Richard Rorty. Ne surtout pas tenter de voir dans la science une représentation du monde. » (F. Forestier, *Actu Philosophia*, <http://www.actu-philosophia.com/spip.php?article389> (visité le 24/08/2015)). Le nom de Rorty apparaît également à quelques reprises dans l'ouvrage *Dans quels mondes vivons-nous ?*

Le bruit blanc postmoderne comme phobosophie

Aurélien Barrau et Jean-Luc Nancy ont découpé leur livre *Dans quels mondes vivons-nous ?*, publié en 2011, en cinq parties : un Préambule écrit à quatre mains, puis quatre chapitres répartis entre les deux auteurs. Nancy, Barrau, Nancy, Barrau.

Qu'est-ce que la phobosophie ?

Les deux premières sections du Préambule s'attachent à caractériser, à défaut de le définir, le terme « monde ». Et, dans la deuxième, à introduire la perception des auteurs du rapprochement de la physique et de la métaphysique autour des notions de « multiplicité » et de « multitude », n'hésitant pas à déclarer que « “plurivers” ou “multivers” sont à l'ordre du jour des physiciens » (p. 13). Pour les auteurs, ce rapprochement – qui n'est que fort brièvement motivé – autour de ces notions remet en cause l'idée du « *cosmos*, ensemble harmonieux des corps célestes dont les orbites portent les rapports de l'ordre universel, c'est-à-dire tourné vers une unité intégrale » (p. 12). Pour les auteurs, ce *cosmos* est « la valeur la plus forte qu'on puisse (...) attacher » au mot « monde » (p. 12). Face à la convergence perçue vers la « multiplicité », M. Barrau et Nancy amorcent leur appel à de nouveaux modes de pensée dans lesquels « les paradigmes de l'un et la composition ou structuration des unités (...) sont mis en jeu » (p. 14). Cela sera le sujet principal du livre. La troisième section du Préambule est une discussion de la rencontre intellectuelle des deux auteurs, et suit la quatrième section, qui présente, à la sortie d'un passage pour le moins abstrus (p. 18), Le plan du reste de l'ouvrage :

N'est-ce pas exactement sur un triptyque qu'il faut, *in fine*, inscrire le dédoublement primitif ou primordial ? La binarité n'omet-elle pas le pas lui-même, l'élan initial autant qu'initié ? Le pas – le saut hors du rien ou le saut du rien en quelque chose – n'est ni « un » ni « autre » (pas plus que « un » ou « deux »). Il engage tout « un » dans plus et/ou moins que l'unité.

Complétée par la cinquième et dernière section de ce Préambule, elle nous apprend que M. Nancy va traiter dans le premier chapitre (« Plus d'un ») de la question « Sommes-nous (...) distincts du monde ? » (p. 18), que M. Barrau, dans le deuxième chapitre (« Moins d'un, donc »), « s'[interrogera] sur l'unité prétendue (...) de la description-construction physico-mathématique » (p. 19), avant que M. Nancy, dans le troisième chapitre (« De la struction »), ne demande si l'on peut « entre-voir ou (d)écrire [sic] le “tout ensemble”, sans ordre ni désordre » (p. 19). M. Barrau, enfin, dans le dernier chapitre (« ...Et de l'unstruction »), questionne « la dialectique bien huilée et trop pérenne de l'un et de l'ordre » (p. 19).

Je ne m'attarde pas longtemps sur le premier chapitre (« Plus d'un »), écrit par M. Nancy. Il est découpé en deux sections. La première s'ouvre sur une citation de Jacques Derrida, qui inspire à M. Nancy une discussion principalement basée sur des jeux de langage, suivie d'un appel à la littérature (de nombreux noms sont évoqués, que je ne reproduirai pas ici, mais notons qu'à cet instant dans le chapitre, j'aurais préféré à cet exercice bibliographique une clarification de la discussion précédente) et d'une discussion souvent forcée – et qui, par moments (voir, notamment, pp. 30-31), n'est pas sans rappeler certains auteurs examinés par Sokal et Bricmont dans *Impostures intellectuelles* – des notions d'« un », de « plus », et de décompte. La seconde section est, si possible, encore plus illisible. Parmi de nombreux exemples, on peut choisir p. 36, où l'on lit : « Un d'au-delà ou

d'avant l'Un. Un ponctuel, sans dimension, n'ayant pas lieu, ni lieu ni temps mais ouvrant toute possibilité de temps et de lieu. Cet excès n'a rien de magico-mystique : il ne s'agit pas d'une entité métaphysique brumeuse : l'excès est donné dans la nature du "un" ». S'ensuit le deuxième chapitre (« Moins d'un donc »), écrit par M. Barrau.

Commençons par la première section de ce chapitre. Au bout d'une page, plusieurs des méthodes autour desquelles se construira, souvent, la réflexion philosophique de M. Barrau, sont déjà présentes : M. Barrau s'arrange pour placer le mot « glas », p. 41) dans les premières lignes du chapitre (en affirmant qu'il faut sonner celui de « [l]'un comme pur singulier, comme unicité ontique, (...) », et j'épargne au lecteur la suite de cette accumulation). Une page plus tard, on le retrouve en train de mentionner Derrida, dont *Glas* est un ouvrage (p. 42) : « Glas, bien sûr, c'est aussi une marge, un fossé, un interstice, tout à la fois une faille immense et une fissure minuscule entre Hegel et Genet. Le texte de Derrida n'a ni valeur d'exemple ni velléité à s'imposer comme archétype. Tout au contraire, il est la construction singulière – et pourtant rythmiquement universelle – d'une incise originaire. » Les quelques idiosyncrasies que je relève ici, *i.e.*, le goût immodéré pour les accumulations, la progression intellectuelle basée sur la polysémie ou les « résonances » d'un mot astucieusement choisi – ici, « glas » – et la tendance à l'auto-contradiction gratuite (« tout à la fois une faille immense et une fissure minuscule », « singulière – et pourtant rythmiquement universelle »), seront récurrentes. Les deux dernières, en particulier, on le note, ne sont pas sans rappeler le style de Jacques Derrida, dont il ne me paraît guère risqué de supposer que M. Barrau essaie de le reproduire ici.

Notons qu'on pourrait rajouter l'appel à Derrida comme quatrième idiosyncrasie récurrente, et visible au bout d'une page seulement. Guère plus loin, le lecteur est incité à avaler l'enchaînement d'idées suivant : « La cadence du "Plus d'un" est simple et invariante : "deux temps, donc, et la division elle-même comme initialité". C'est *presque* exactement le rythme de l'hexamètre » (p. 44, italiques dans l'original), qui prépare, plus bas dans la page : « Il n'est évidemment pas insignifiant que cette métrique soit celle de l'épopée ou du mythe grec, à commencer par le grand poème hésiodique. Khaos, justement, n'y est pas seulement le désordre... » (p. 44). M. Barrau, donc, lie Khaos au « Plus d'un » par l'intermédiaire du rythme de l'hexamètre grec. Mais le lecteur est très loin d'être au bout de ses surprises. Poursuivant sur l'hexamètre, M. Barrau utilise le même genre d'argument » par association – pour ne pas dire par coïncidence – qu'il orne évidemment d'un « ce n'est pas un hasard » (p. 45) pour mentionner les noms de Schubert et Beethoven, et « appuyer » son propos par une précision mathématique (« l'analyse de Fourier montre que le spectre de l'impulsion est infini », p. 45). À l'opposé, la p. 48, si elle demande une lecture attentive, fait clairement sens, et encourage en ceci le lecteur. L'éclaircie, hélas, est de bien courte durée, car M. Barrau prépare ici un « uppercut », celui de l'invocation – à nouveau – de ses connaissances mathématiques (p. 49). Celle-ci vient clore une argumentation visant à mettre en lumière « la densité des mondes multiples » (p. 48), et concerne la notion de limite au sens mathématique. On passera sur le fait que là encore, l'argumentation de M. Barrau semble se faire exclusivement par analogies, et on déplorera par exemple, la mention apparemment purement gratuite de la notion de nombre transcendant (p.49). Plus bas dans la même page, M. Barrau défend le philosophe Nelson Goodman contre une charge de Paul Boghossian¹⁹. L'ouvrage en question de M. Boghossian est un

¹⁹ P. Boghossian, *Fear of Knowledge: Against Relativism and Constructivism*, Oxford, Oxford University Press, 2006.

livre que je comptais lire avant de m'imposer les lectures de *Big Bang et au-delà* et *Dans quels mondes vivons-nous ?* Je le lis finalement après ces deux ouvrages, et fus surpris d'y constater avec quelle facilité M. Boghossian a réussi à y mettre en évidence le caractère problématique du relativisme goodmanien. Il suffit tout simplement de donner la parole à Goodman lui-même. On lit le passage suivant de la main de Goodman reproduit par Boghossian :

Now as we thus make constellations by picking out and putting together certain stars rather than others, so we make stars by drawing certain boundaries rather than others. Nothing dictates whether the skies shall be marked off into constellations or other objects. We have to make what we find, be it the Great Dipper, Sirius, food, fuel, or a stereo system (p. 33).

Le but de Goodman est ici de montrer que les notions d'étoile ou de chaîne stéréo sont aussi arbitraires et socialement construites que celle de constellation d'étoiles. L'argument est une simple généralisation à partir de l'exemple judicieusement choisi des constellations, et passer du temps à le contester me semble une insulte à l'intelligence du lecteur. Les pp. 53 et 54 de *Dans quels mondes vivons-nous ?* fournissent un autre exemple saisissant, venant illustrer la frivolité des enchaînements d'idées et la légèreté avec laquelle le discours de M. Barrau se pare des atours de l'érudition sans apparemment se sentir concerné par ses contraintes (p. 53) :

Les deux modes du « plus d'un », dont les sens – et peut-être les essences – diffèrent, sans pourtant s'opposer ni bifurquer, sont donc un point de contact entre des courants de pensée supposés disjoints et autonomes. Comme tout point de contact, il est donc aussi un point de frottement et de friction. Un espace de mesure nulle où le désordre inhérent au mouvement différentiel irradie inévitablement dans des directions indépendantes des pulsions initiales

La discussion, d'une rare prolixité, est suivie à peine plus loin de « Il pourrait ne pas s'agir que d'une tangence : quelque chose, ici, semble profondément mêler (...) ces approches réputées antagonistes » (p. 54), qui ajoute à la prétention de la citation ci-dessus (p. 53) une futilité avouée, puisque le paradigme décrit est déjà modifié sinon nié p. 54, la tangence étant remplacée par l'interpénétration. M. Barrau, à quelques lignes de la fin de cette première section, qualifie deux de ses héros intellectuels, Jacques Derrida et Nelson Goodman, de « penseurs de l'intraduisible » (p. 54). Si je ne peux juger de la pertinence de cette locution, il est clair que M. Barrau n'a, à ce point dans le livre, fait aucun effort pour les « traduire ».

La seconde section s'ouvre sur une discussion de la multiplicité des arts (pp. 55-56), puis M. Barrau conduit une exégèse des variations Goldberg de Bach (pp. 57-61). Avant de se lancer dans une argumentation sur la place du « Plus d'un » en physique. La discussion s'ouvre sur l'une des plus belles formules de M. Barrau, qui présente la physique comme « la plus mathématique des pensées hétéronomes » (p. 63). Pédant certes, mais très compréhensible, et joli. La suite, malheureusement, n'est pas à l'avenant. À la p. 64, M. Barrau se lance dans une description spectaculairement pompeuse de la cosmologie :

Dans le ciel de l'astronome contemporain (qui se fait chaologue plus que cosmologue), les comètes côtoient les planètes, (...) ²⁰, des chocs intenses, parfois relativistes, se déploient sur des dis-

²⁰ J'épargne au lecteur l'accumulation dont se fend à ce moment M. Barrau.

tances considérables suivant des processus magnétohydrodynamiques complexes, les milieux interstellaires et intergalactiques développent une chimie subtile, accrétions et éjections se mêlent aux courbures, parfois infinies, de l'espace-temps. Ordre du plérôme ? Règne de l'un ?

Je doute que le lecteur « moyen » au sens des statistiques ne sache ce qu'est un choc relativiste (notion qui ne prendrait d'ailleurs que quelques lignes, au grand maximum, à définir : il s'agit d'un choc dans lequel les « protagonistes » se déplacent à très grande vitesse, plus exactement, à une vitesse non négligeable devant celle de la lumière), et pense fort probable qu'il soit intimidé par des termes comme « magnétohydrodynamique » ou « courbure de l'espace-temps ». Le but de M. Barrau n'est pas de les expliquer ici. Une lecture bienveillante voit en cette accumulation, dont j'ai tronqué une partie pas franchement avare en termes techniques, un début d'argument pour le « Plus d'un » en physique, par cette description de notre univers « diapré et foisonnant »²¹ pour reprendre une locution chère à M. Barrau, qui ne semble jamais utiliser ces deux adjectifs sans les juxtaposer. Une lecture moins clémente y verra surtout un auteur qui étale sa culture sans aucun souci de pédagogie, se posant par là comme une autorité aux yeux du lecteur. S'en suit une discussion honnête mais toujours pédante (pp. 64-66) du modèle standard de la physique des particules et de ses possibles extensions. À la p. 67, M. Barrau met le doigt sur ce qui « coince » vraiment, à l'heure de ces lignes, en physique théorique : « L'élaboration d'une théorie quantique de la gravitation est, depuis près d'un siècle, un enjeu scientifique majeur ». Il poursuit par une accumulation dont il a le secret (pp. 67-68) : « Cordes, boucles, topoï, géométrie non commutative, triangulation causale, intégrales de chemin, twisteurs, géométrodynamique quantique, force entropique, sont autant de conciliations possibles des impératifs quantiques avec les invariances gravitationnelles ». Cette accumulation est couronnée d'une note de bas de page où M. Barrau réfère à des ouvrages de vulgarisation de ces modèles. Bonne idée, mais à nouveau je me prends à douter de la pertinence de l'accumulation ci-dessus. M. Barrau nous explique, dans cette même note de bas de page, que « [ce] qui nous importe ici, c'est simplement [de] souligner la diversité » des modèles visant à unifier physique quantique et relativité générale. Je pense pour ma part qu'une phrase construite comportant quelques éléments descriptifs très simples au sujet de ces modèles, aurait été bien plus intéressante, instructive, et honnête que cet étalage de termes techniques. Aux pp. 68-70, M. Barrau entreprend de définir sa vision de la science. C'est un passage évidemment important pour le présent document. La première assertion importante que je relève (p. 68) est « Il n'y a donc, à un instant donné de l'évolution des connaissances, aucun sens à procéder à une distinction ontique entre les modèles non encore invalidés ». Dans le contexte de la discussion, cette assertion suit une mention du fait important suivant : les propositions scientifiques « seront nécessairement contredites dans un futur plus ou moins éloigné » (p. 68). C'est une manière quelque peu péremptoire, mais légitime, de décrire le progrès scientifique comme le raffinement de théories, et l'introduction de nouvelles théories, toutes fausses, mais, selon toute vraisemblance, de moins en moins fausses. Un peu plus loin (p. 69), M. Barrau propose deux choix pour sortir de cet état de fait (l'absence de distinction ontique), soit abandonner la démarche scientifique, ce qu'il exclut, soit « accepter que toutes ces théories sont, à un instant donné de l'évolution des concepts et des expériences, *simultanément justes quoique mutuellement incompatibles* » (p. 69, italiques dans l'original). On comprend à cet instant

²¹ A. Barrau, « La cosmologie comme "manière de faire un monde". Physique, relativisme et irréalisme », in *Forme et origine de l'univers*, sous la dir. d'A. Barrau et D. Parrochia, Paris, Dunod, 2010.

mieux pourquoi M. Barrau dirige des recherches (je pense avoir donné dans la sect. 1 de bonnes raisons de supposer qu'il ne les conduit pas lui-même) en gravitation (plus exactement, cosmologie) quantique à boucles tout en invoquant à tout bout de champ, dans ses productions et interventions destinées au grand public, l'hypothétique modèle des cordes comme justification de l'hypothèse des multivers. Je trouve d'ailleurs que cet « éclectisme » est plutôt à l'honneur de M. Barrau, qui évite les querelles de chapelle entre deux des approches d'unification de la physique quantique et de la relativité générale les plus répandues (voir à ce sujet l'Après-propos du présent document). Mais il manque quelque chose de crucial dans cette discussion : la distinction, non pas ontique mais épistémologique, entre théories et hypothèses. Les premières sont des modèles ayant permis d'expliquer des observations expérimentales, et, dans les meilleurs cas, prédit des faits expérimentaux observés après la construction du modèle, alors que les secondes n'ont pas encore été confirmées ou infirmées. Il me semble qu'une précision dans ce sens viendrait grandement clarifier la discussion. Pour clore sa présentation de sa vision de la science, M. Barrau cite avec admiration Gilles Deleuze et Félix Guattari (p. 113), dans une note de bas de page que je reproduis ici : « Deleuze et Guattari ont été précurseurs, presque visionnaires, en établissant dans *Qu'est-ce que la philosophie ?* que la science n'est "pas hantée par sa propre unité" mais par son rapport au chaos. Rapport qui, bien évidemment, ne va pas sans connivences et affinités avec l'ennemi. Nous y reviendrons » (p. 70, note 1). Notons que la citation de Deleuze et Guattari couronne un passage particulièrement grandiloquent et frivole, reproduit par MM. Sokal et Bricmont dans *Impostures intellectuelles* (pp. 144-145). On lit notamment, mise en italique par mes soins, cette envolée :

Il arrive que la constante-limite apparaisse elle-même comme un rapport dans l'ensemble de l'univers auquel toutes les parties sont soumises sous une condition finie (...). Encore faut-il que les systèmes de coordonnées existent, auxquels renvoient les termes du rapport : c'est donc un second sens de la limite, un cadrage externe ou une exo-référence. Car les proto-limites, hors de toutes coordonnées, engendrent d'abord des abscisses de vitesses sur lesquelles se dresseront les axes coordonnables.

(...)

Ce sont ces limites premières qui constituent le ralentissement dans le chaos ou le seuil de suspension de l'infini, qui servent d'endo-référence et opèrent un comptage : ce ne sont pas des rapports, mais des nombres, et toute la théorie des fonctions dépend de nombres. On invoquera la vitesse de la lumière, le zéro absolu, le quantum d'action, le Big Bang (...). De telles limites ne valent pas par la valeur empirique qu'elles prennent seulement dans des systèmes de coordonnées, elles agissent d'abord comme la condition de ralentissement primordial qui s'étend par rapport à l'infini sur toute l'échelle des vitesses correspondantes, sur leurs accélérations ou ralentissement conditionnés. Et ce n'est pas seulement la diversité de ces limites qui autorise à douter de la vocation unitaire de la science ; c'est chacune en effet qui engendre pour son compte des systèmes de coordonnées hétérogènes irréductibles, et impose des seuils de discontinuité, suivant la proximité ou l'éloignement de la variable (par exemple l'éloignement des galaxies). *La science n'est pas hantée par sa propre unité*, mais par le plan de référence constitué par toutes les limites ou bordures sous lesquelles elle affronte le chaos²².

Chacun fera ce qu'il voudra du fait qu'un scientifique professionnel comme M. Barrau ait extrait une locution de ce magma illisible pour la déclarer comme « presque visionnaire » sur ce qu'elle dit de la nature de la science. À titre personnel, je trouve que la des-

²² G. Deleuze et F. Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Minuit, 1991, pp. 112-113.

cription de ce passage par MM. Sokal et Bricmont comme étant dénué de sens (*Impostures intellectuelles*, p. 145) est à la fois la plus exacte et la plus sobre que l'on puisse en faire. Si quelqu'un mérite le titre d'imposteur intellectuel, ce sont bien les auteurs de l'extrait reproduit ci-dessus, MM. Deleuze et Guattari. Je me prends à penser que *Qu'est-ce que la phobosophie ?* eût été un titre bien plus idoine pour leur livre. Et qu'il eût été irréaliste de rêver à une meilleure preuve du goût immodéré de M. Barrau pour les auteurs abscons et les mystifications pseudo-philosophiques.

Une courte troisième section, enfin, vient clore ce deuxième chapitre. À la p. 72 de *Dans quels mondes vivons-nous ?*, Aurélien Barrau rappelle qu'il a argumenté pour la pertinence du « Plus d'un » en musique et en sciences. Le lecteur obtient ainsi confirmation par M. Barrau lui-même que sa construction intellectuelle repose essentiellement sur des analogies et des jeux de langage :

« Plus d'un », comme rythme ou scansion, serait donc le nom de notre partition. La partition peut, bien sûr, être le support d'un texte musical, mais elle peut aussi se penser, au sens historique, comme une frontière, au sens mathématique, comme un ensemble d'ensembles, au sens physique, comme un condensé de propriétés statistiques, au sens héraldique, comme une division.

On pourrait résumer beaucoup de ce qu'écrit M. Barrau dans ce livre par le leitmotiv qui suit : « L'analogie comme méthode, la polysémie comme arme ». À la page suivante, le lecteur doit digérer le paragraphe suivant (p. 73, italiques dans l'original) :

Le pas ou l'élan joue en tant que flexion, flux, flot. Il obéit, dirait-on, à une mécanique complexe, à une dynamique des fluides, à une balistique des cataractes et des turbulences. Ensemencée, comme l'a montré Michel Serres, de circonstances, d'aléas et d'imprévus. Orbes de chutes divergentes. Allant jaculatoire intrinsèquement local, fluctuant, fuyant. *Parenklisis* réhabilité, *Clynamen* [sic] généralisé : déviation *nec plus quam minimum*, courants et écoulements divisés ou clivés. Mathématique de l'infinitésimal, Épicure sur Archimède, Lucrèce sur Démocrite. La statique des solides ne suffit pas. Quelque chose se déforme au sein du matériau lui-même : mouvance et plasticité, métriques et mesures *locales*. Dès la naissance de la physique.

Ce genre d'envolée délirante sur la dynamique des fluides n'est pas sans rappeler les écrits de Luce Irigaray (voir *Impostures intellectuelles*, chapitre 4, « Luce Irigaray »). À la page suivante, M. Barrau propose une autre métaphore filée issue de la physique. Cette fois-ci, le lecteur attentif ayant quelques connaissances en optique ondulatoire pourra reconnaître les allusions, plus claires que dans le passage « hydrodynamique » cité ci-dessus. Je reproduis également cette nouvelle métaphore filée, d'une pédanterie stupéfiante (p. 74) :

Si « moins d'un » ne veut pas dire rien, il ne veut, en revanche, rien dire²³. Parce qu'il ne s'agit surtout pas de dire, mais de diffracter le déjà-dit. De le faire passer à travers la mince fente qui étale et exhibe les différents modes. La diffraction, on le sait, est une auto-interférence. Alternance de franges, intensités modulées, rayons étalés. Rythme des ombres et des lumières. Pensée-qui-ne-veut-

²³ Notons que prise seule et littéralement, cette phrase rend pour le moins futile l'intégralité du chapitre. Il serait malhonnête, ou tout au moins opportuniste, de s'en saisir pour prétendre montrer avec une seule phrase que M. Barrau a écrit un chapitre de près de quarante pages sur une locution, une notion qui ne veut rien dire. Selon moi, cette phrase est plutôt à prendre comme une illustration supplémentaire, parmi d'autres, de l'incroyable frivolité avec laquelle M. Barrau suit son cheminement intellectuel.

rien-dire, ainsi qu'elle s'annonce dans la grammatologie, parce qu'elle ne s'articule pas aux ordres préexistants.

À la p. 76, M. Barrau donne voix à l'argument traditionnellement utilisé pour réfuter le relativisme. Une fois n'est pas coutume, ce passage se distingue par sa concision : « le relativisme (...) est intenable puisqu'il constitue lui-même une position ou une proposition absolue ». M. Barrau mentionne le fait que Paul Boghossian déclare cet argument pertinent mais non concluant, arguant que la position relativiste pourrait elle-même être relative tout en étant pertinente. M. Barrau ne mentionne pas l'argument « anti-relativiste » plus satisfaisant donné par M. Boghossian²⁴. Le dernier paragraphe du chapitre est une envolée de plus (p. 77, italiques dans l'original) :

Moins d'un, c'est s'assurer que « plus d'un » ne devienne pas une nouvelle instance judiciaire. C'est, finalement, la mise en rythme du rythme lui-même. Le déplacement du déplacement. Le souffle nécessaire au pas hors de. Appelons cela « les différents ». Avec un « e » pour se tenir à la limite de Derrida, pour devoir – encore une fois, plus d'une fois – l'épeler ; au pluriel, parce que la dissémination doit être sans cesse, partout, toujours, disséminée ; au masculin, comme un différend, parce que les distances et répétitions – modes de l'un-fini et de l'un-divis – sont manifestes, indéfiniment, conflictuels.

Il sera difficile d'obtenir une meilleure illustration du fait qu'une grande partie de ce type de discours est basé sur des jeux de langage et pas grand-chose d'autre.

Je ne m'attarde pas non plus sur le troisième chapitre (« De la struction »), écrit par M. Nancy. Celui-ci comporte six sections. La première, qui discute et conteste l'opposition nature-technique, est aisément parmi les plus claires du livre. La lecture en est agréable à défaut d'être particulièrement édifiante. Cette « déconstruction » de l'opposition entre « phusis » et « tekhné » est achevée dans la seconde section du chapitre, très brève et par moins limpide que la première, mais tout de même très lisible. Également très brève, la troisième section constitue une introduction au terme « struction », utile au lecteur pas au fait du vocabulaire postmoderne – pour utiliser une locution, j'en conviens, un peu feignante – et j'en suis dans une certaine mesure. Une struction, donc, est un assemblage désordonné et/ou disparate. La quatrième section, encore plus courte, laisse juste le temps à M. Nancy d'embrasser sans précautions le paradigme multiversel, avant de changer immédiatement de sujet. La cinquième section est un retour, si j'ose dire, au style obscur omniprésent dans « Plus d'un ». On y lit, notamment, p. 96 :

Dans la comparution se révèle un déplacement, une courbure du dispositif phénoménologique. Il s'agit moins du rapport entre une visée et son remplissement que d'une corrélation des paraître entre eux. Moins d'un sujet et d'un monde que des renvois du monde en lui-même et à lui-même, de la profusion de ces renvois et de leur façon de créer ainsi ce qu'on peut appeler un sens, un sens du monde qui n'est pas autre chose que sa comparution : qu'il y ait monde, et tout ce qu'il y a au monde, et non pas rien.

²⁴ Qui se trouve par exemple aux pp. 54-55 de *Fear of Knowledge*, et que je paraphraserai-traduirai comme suit : si le relativisme est la notion selon laquelle les vérités objectives n'existent pas, mais seulement des vérités consacrées comme telles par des conventions (notamment sociales), alors la notion est incohérente car elle sous-entend qu'il existe des faits clairs et objectifs sur l'adhérence ou non de personnes ou de groupes de personnes à ces conventions – sans quoi la position relativiste serait inintelligible – ce qui réfute la notion centrale.

La sixième section est dominée par une tentative de réfutation de l'*intelligent design* qui laissera le lecteur perplexe : M. Nancy ne pose pas avec une précision suffisante ce qu'il réfute. C'est bien dommage, car je ne peux qu'approuver sa démarche d'argumentation philosophique contre les arguments téléologiques de l'*intelligent design*. Et ce, même si je trouve douteux un passage comme « La struction libère de l'obsession qui veut penser le réel ou l'être sous un schème de construction et qui s'épuise ainsi dans la quête vaine d'un architecte ou d'un mécanicien du monde » (p. 97). Il me semble qu'une lecture honnête de l'histoire de la pensée humaine montre que l'on n'a pas attendu la « déconstruction » ni la « struction » pour arrêter de s'épuiser « dans la quête vaine d'un architecte ou d'un mécanicien du monde » (on peut penser à Darwin, Einstein, Russell, ou Dirac; je ne pense pas, notamment après avoir lu « Moins d'un, donc » de M. Barrau, que M. Nancy qualifierait leurs approches comme autre chose que de la « construction »).

Passons au quatrième et dernier chapitre (« ... Et de l'unstruction »), écrit par M. Barrau. Ce chapitre comporte cinq sections. La première s'ouvre sur cinq pages de discussion de « la grande passion occidentale de l'ordre » (p. 105). Si la démarche présente un intérêt intellectuel, j'ai personnellement du mal à ne pas y voir un procès d'intention, notamment à la lecture de l'accumulation « la grande passion occidentale de l'ordre (...) L'adulation de l'agencement, l'adoration de l'organisé, le culte du classé. (...) domination du logocentrisme, omnipotence de l'ontologie, oubli de l'Être, régime de spéculativité, primat de la représentation, diktat éthique » (pp. 105-106). À la fin de la section, M. Barrau enfonce le clou : « Les questions du “plus d'un” et de la “struction” ne sont donc ni hétérogènes ni indépendantes. Elles font face aux deux fondamentaux qui hantent une très longue et très stable histoire de la pensée. Deux piliers qui assurent et qui rassurent. Et qui assènent parfois » (pp. 114-115). Entretemps, Aurélien Barrau discute des vues, à propos de l'ordre, de Leibniz et Kant avant de décrire avec un certain cynisme la théorie du chaos comme porteuse d'un ordre « constaté-décrété-inventé » (p. 111). Juste avant d'ajouter : « Il ne s'agit pas de critiquer, réfuter ou décrédibiliser cette démarche (...) mais de souligner l'implacable logique de l'ordre suivant laquelle elle se déploie, jusque dans la description-inscription des phénomènes les plus apparemment orthogonaux à une subsomption par l'Un » (pp. 111-112). S'il s'agissait d'inclure la théorie du chaos dans un corpus de sujets illustrant « la grande passion occidentale de l'ordre », je vois mal en quoi il était utile d'utiliser les mots « décrété » et « inventé » à son propos. Il est assez douteux d'utiliser ces adjectifs à propos de l'ordre dans la théorie du chaos, et pas à propos des autres théories physiques. J'y vois une nouvelle tentative – plus subtile et sans aucun doute plus instruite, que celles qui sont discutées dans *Impostures intellectuelles* (voir le chapitre 6 : « Intermezzo : la théorie du chaos et la “science postmoderne” ») – pour le postmodernisme, d'exploiter l'imaginaire populaire autour de la théorie du chaos pour avancer ses positions. Là où certains déclaraient que la théorie du chaos est le triomphe de la « pensée non-linéaire » et donc du postmodernisme sur la « pensée linéaire » et donc sur le modernisme (voir notamment pp. 130-132 dans *Impostures intellectuelles*), M. Barrau est beaucoup plus prudent et moins grossier : il déclare que le fait que la théorie du chaos ressemble finalement aux autres branches des sciences physiques, malgré un supposé fossé qualitatif entre ce qu'elle décrit et ce que décrit, par exemple, la mécanique newtonienne²⁵, illustre « la grande passion occidentale de l'ordre ». La pertinence de la théorie du chaos

²⁵ Laquelle, il est pertinent de le noter, peut très bien amener au chaos, notamment dans le cas classique des interactions gravitationnelles à plus de deux corps.

dans l'argumentation de M. Barrau repose donc sur l'existence de ce fossé qualitatif, qui à ma connaissance n'est guère pertinent en physique (certainement pas plus, en tout cas, que celui entre physique classique et physique quantique, par exemple). Aux pp. 113-114, une éclaircie : M. Barrau dit constater une promulgation de l'un pour pallier l'absence de l'ordre. Dans les arts, notamment : « Face à cet ordre sans cesse ruiné, implosé par la pratique, comme bouturé, la réponse traditionnelle de la philosophie consiste (...) à évoquer ou invoquer une “essence de l'art” ». La grille de lecture est intéressante. Il appartiendra aux philosophes et aux artistes d'en juger la pertinence. Notons toutefois que M. Barrau, aux pp. 111-112, proposait la même grille pour l'élaboration des théories scientifiques, mention de la théorie du chaos à l'appui. Cette proposition laissait à désirer à mon avis, comme discuté ci-dessus.

Dans la deuxième section de ce quatrième et dernier chapitre, M. Barrau en revient à Deleuze et Guattari, et le lecteur se retrouve confronté à des phrases comme, aux pp. 116-117, à propos du chaos, « Sa définition est indissolublement liée à celle du plan d'immanence, du plan de Nature et d'univocité qui ne connaît “que les longitudes et les latitudes, les vitesses et les heccités” [10] ». Le reste de la p. 117 est à l'avenant : « [Le chaos] est ce qui “propulse” la pensée et non plus seulement un obstacle ou une entrave. Il devient actif ou actant, presque agent. Il insuffle l'élan du pousser vers l'inaccessible. La succession causale et l'échelle de hiérarchisation ontique s'en trouvent bouleversées ». M. Barrau s'attarde quelques pages supplémentaires sur Deleuze et Guattari – mais je pense avoir convaincu le lecteur de la futilité de m'y attarder moi-même. À la p. 121, on retombe quelque peu sur nos pattes : M. Barrau y parle de struction. Il oppose à celle-ci le désordre deleuzien qui d'après lui, est, « comme tous les concepts deleuziens, (...), “syntagmatique”, “connectif”, “vicinal”, “constituant”. Ce que ne peut être le non-ordre ou le post-ordre structionnel » ([3], p. 121).

La troisième section du quatrième chapitre démarre en fanfare (pp. 122-123) :

Pour pénétrer véritablement le désordre, pour fouiller ses méandres et infiltrer ses ramifications, pour s'imbiber de son déluge tumultueux, peut-être faut-il revenir vers l'aporie technique qui pousse – qui astreint – à n'avoir plus peur du dérèglement et de l'irréversible, qui, finalement, enjoint à se départir de la phobie entropique.

Sans être tout à fait aporétique, la pluralité n'est pas exempte de contradictions quand elle se fait prescriptive. Il faut « plus d'un ». Son rythme interne est la pulsion qui engendre et la pulsation qui parcourt. Mais, comme nous le soulignons, il le faut en un sens praxique, presque aconceptuel. L'idée est, elle-même, presque discordante : « plus d'un » comme concept ou principe régulateur s'érigerait immédiatement en l'« un » le plus dangereux et le plus insidieux, celui qui s'ignore comme tel et se referme sur son ouverture. Englobe et embrasse.

Ce passage, clairement, fait sens, mais que d'adjectifs dispensables, que de phrases superflues, pour transmettre une idée. D'autres lecteurs, c'est certain, seront plus sensibles que moi au style affecté et prolixe de M. Barrau. À chacun ses goûts. Mais ce passage illustre bien – parmi tant d'autres – l'attachement de M. Barrau à sa déclaration (voir sect. 1) « les discours “simples” sur le monde ressemblent, pour moi, à des tromperies » jusqu'à un point où sa prose est finalement, presque constamment, dominée par des propositions inextricables, une surcharge d'adjectifs, et des accumulations passablement superflues. À tel point que l'idée a du mal à passer. Ce style n'est pas sans charmes, à n'en pas douter : p. 124, M. Barrau réalise une jolie manipulation sur la langue française et l'algèbre (p. 124, italiques dans l'original) : « C'est donc d'un triptyque qu'il s'agit : art/nature/technique.

Trois termes, trois couples : art et nature, art et technique, nature et technique. Six relations si la direction s'invite, si la préposition devient non commutative, si la dissymétrie est intégrée au rapport. Autrement dit, s'il y a *un sens*. » La charmante conclusion de cet enchaînement est bien amenée. Mais encore une fois, nous sommes en face d'une argumentation par jeux de langage. Poésie, plus que philosophie, pourrais-je tenter, comme phrase averbale, pour imiter le style de M. Barrau. La suite de la section est dominée par une digression passablement obscure sur Heidegger.

La curieuse quatrième section de ce dernier chapitre est l'amorce d'une discussion de l'histoire intellectuelle des multivers, et, de manière plus générale, des idées de l'ordre et de l'un, à l'aide du *Timée* de Platon. Avant de discuter la *khôra* comme perturbatrice de l'ordre du *kósmos*. Présente dans le *Timée* de Platon, la *khôra* est définie par M. Barrau (p. 135) comme « méta-matériau indéterminé qui serait susceptible de recevoir toute création ? », définition ornée d'une note de bas de page : « Chacun des termes de cette définition pourrait être remplacé par son contraire. La *khôra* est, de fait, l'indéfinissable » (p. 135, note 1). Ce qui n'empêche pas M. Barrau, citations de Derrida à l'appui, de consacrer sept pages à cette notion « indéfinissable », avec notamment p. 137 une métaphore électromagnétique plutôt désopilante : « Mais l'ordre de la polarité est l'ordre lui-même, *en* lui-même. Il n'y a pas d'ordre sans pôles auxquels s'adosser ou s'accrocher. Monopôle, dipôle, multipôle : peu importe, les lignes (fussent-elles brisées) de champ (qu'il soit disciplinaire ou de force) convergent toujours vers le ou les pôles » (italiques dans l'original). Quoi qu'il en soit, j'espère que d'autres lecteurs que moi se poseront la question de la pertinence d'une notion (*khôra*) dont chaque terme de la définition « pourrait être remplacé par son contraire ». Je conseille d'ailleurs au lecteur de s'amuser à chercher un contraire à « métamatériau » (je suggère, parmi bien des possibilités, « para-matériel ») et « susceptible » (pourquoi pas « perméable », pour imiter M. Barrau en utilisant le vocabulaire de l'électromagnétisme). Ce qui donnerait, en altérant un peu la phrase pour qu'elle maintienne au moins l'apparence du sens : « para-matériel déterminé qui ne serait assez perméable pour donner aucune destruction ! ». Cette quatrième section, notons, n'est pas avare en passages abscons : en sus du passage sur les multipôles ci-dessus, on lit, par exemple (p. 138, italiques dans l'original) :

Le nom de (la) *khôra* n'est « pas un mot juste », le processus qu'elle met en jeu n'est pas accidentel mais « inévitable ». Elle « anachronise l'être » et, supposons-nous, l'anatopise tout autant. C'est l'ensemble de la trame ou de l'ossature sous-jacente qui ne fonctionne plus en tant que matière à fonder ou matériau à façonner ». (...) [C]'est en scrutant la peau de (la) *khôra*, en l'analysant jusqu'à frôler la dissection, en interfaçant ses résidus squameux avec le monde qui l'entoure et qu'elle entoure, et en revêtant (la) *khôra* elle-même, que se dessine cette négation conséquente et créatrice.

Un peu plus loin (pp. 139-140, italiques dans l'original), l'auteur s'enflamme :

Il ne s'agit surtout pas de supposer l'existence de liens secrets ou ésotériques immiscés dans le texte [ici, M. Barrau parle du *Timée*, et du lien entre *khôra* et chaos, entre *Khôra* et *Khaos*], mais simplement et scrupuleusement de mettre en pratique cette « mise en abyme du discours sur *khôra* », de toucher ce « sentiment de vertige, sur quels bords, à la surface de quelle paroi : chaos, chasme, *khôra* »²⁶.

²⁶ Les citations utilisées par M. Barrau ici sont tirées de J. Derrida, *Khôra*, Paris, Galilée, 1993.

La cinquième et dernière section du chapitre et du livre est l'occasion pour M. Barrau de se féliciter en toile de fond – et parfois même au premier plan – de l'anticonformisme et du courage intellectuel revendiqués du postmodernisme. Il commence aux pp. 143-144, par un diagnostic sur la philosophie « dominante » d'inspiration analytique : elle est, selon M. Barrau, non seulement prisonnière de son refus de la « déconstruction », mais cherche également à interdire aux autres courants de pensée de se lancer dans cet exercice. On notera que le diagnostic est appuyé par une seule citation, d'une seule phrase, de Hillary Putnam : « Deconstruction without reconstruction is irresponsibility »²⁷. Citée, d'ailleurs, avec une faute de frappe. L'opposition des philosophes analytiques serait donc d'ordre éthique. N'ayant lu Putnam, je ne peux aucunement commenter sur cette phrase. Il ne me paraît par ailleurs pas spécialement évident de soutenir la thèse selon laquelle l'opposition à la déconstruction et/ou aux penseurs postmodernes est d'inspiration majoritairement éthique. J'aurais aimé plus que la citation d'une unique phrase pour en être convaincu. Quoi qu'il en soit, M. Barrau cherche ici à définir le champ de bataille d'idées comme centré sur l'éthique. Le nihilisme est évoqué et le relativisme, clairement, est un thème implicite ici. Dans la grande tradition postmoderne²⁸, M. Barrau défend ici la thèse d'une déconstruction libératrice face à l'immobilisme intellectuel (voire, la lâcheté intellectuelle et morale) de la philosophie analytique. Le thème est récurrent dans ce chapitre, et on peut citer, par exemple, à la p. 145, « À une époque où l'action politique se résume essentiellement (...) au *maintien de l'ordre* et à l'exaltation des *forces de l'ordre*, quel qu'en soit le coût (...), on imagine aisément l'importance sociétale d'une (ré)habilitation d'un sortir du tout-normé, tout-rangé, tout-réglé, tout-structuré, tout-aligné » (italiques dans l'original), ou bien, à la p. 148, « Le vieux réflexe conformiste et sécuritaire qui veut que le non-encore imaginé ou (re)présenté ne puisse être qu'un vide épanché ou une figure du néant doit être enfin transgressé », et à nouveau à la p. 150, où le mot « tradition » est utilisé plusieurs fois pour désigner, le lecteur le voit, la « construction ». Je ne parle ici qu'en mon nom, mais quels que soient ses mérites intellectuels et politiques – j'en ai distingué très peu, jusqu'ici, mais ne demande qu'à être instruit – la « déconstruction » et ses approches se heurtent à mon scepticisme avant tout pour des raisons que l'on qualifiera d'intellectuelles. Comme je pense l'avoir illustré à de multiples reprises dans ce commentaire sur l'ouvrage de MM. Barrau et Nancy, la prose de ces deux auteurs – qui n'est pas sans ressemblances avec les nombreux extraits d'autres penseurs postmodernes reproduits dans *Impostures intellectuelles* – souffre d'un manque de clarté évident, qui bien souvent empêche simplement l'examen des idées développées – si tant est qu'il y en a, ce qui n'est pas toujours facile à distinguer. L'approche peut se revendiquer aussi libératrice, révolutionnaire, et progressiste qu'elle et ses défenseurs le souhaitent, je ne l'ai pas vue expliquée simplement dans l'ouvrage de MM. Barrau et Nancy. Une illustration convaincante est donnée de ce paradigme par les passages les plus pédants et illisibles de l'ouvrage. Je peux en relever deux en particulier dans cette ultime section : pp. 146-147, on lit :

Mais si donc le monde, et son lot d'un et d'ordre, doit être réabordé et par conséquent abandonné (...), c'est peut-être l'idée même de sens qui doit être renouvelée. On ne saurait être déboussolé (ou qu'être déboussolé, ce qui revient au même) s'il n'y a plus de pôles. Tous les chemins sont équivalents à la surface d'une sphère, tous les grands cercles sont des géodésiques. Parce qu'elle ne

²⁷ H. Putnam, *Renewing Philosophy*, Cambridge, Harvard University Press, 1992.

²⁸ Voir P.R. Gross et N. Levitt, *Higher Superstition*, *op. cit.* ; O. Benson et J. Stangroom, *Why Truth Matters*, Continuum, 2006.

peut pas ne pas être – au moins en partie – directionnelle, soumise donc à une orientation et à une géo-métrie [sic], qu'il faudrait d'ailleurs ici nommer cosmométrie, la notion ou l'intuition du sens n'est jamais tout à fait adaptée à la présence non coordonnée appelée par la struction. *Efflorescence, effloressens* : effleurement de l'essence et efflorescence du sens. Le fond, l'être, la nature se dérobent, juste effleurés. Le sens se dissout dans sa luxuriance. Dans son équivocité revendiquée.

L'envolée se poursuit pendant quelques lignes supplémentaires mais je pense que cet extrait est suffisamment éloquent. P. 151 (italiques dans l'original), on touche au sublime :

Par-delà – c'est-à-dire en deçà-de – la construction, la destruction et la déconstruction, le réel se voile. Moins au sens que Bernard d'Espagnat pouvait accorder à ce mot fonctionnant comme exégèse de la mécanique quantique, qu'à celui, infiniment ambigu, dont jouèrent Hélène Cixous et Jacques Derrida. Voile. Masculin et féminin. Ou masculin puis féminin, au gré de l'élytre, disait-il. Flottant ici et là. Incertain ou mélangé. Hors lieu de sédimentation et dé-composition des genres.

Si j'ai relevé les passages que je considère parmi les plus éthérés, abstrus, voire illisibles dans ce livre, ce n'est pas parce qu'ils sortent du lot de manière frappante, mais au contraire, car ils illustrent le mieux les sensations que génèrent la prose de M. Barrau. Comme dit plus haut, d'autres, je l'espère, seront plus sensibles et réceptifs que moi-même au style de l'auteur. Mais je maintiens qu'il s'agira là bien plus d'une connivence littéraire, poétique, même, comme je pense l'avoir indiqué en soulevant certains des arguments par jeux de mots avancés par M. Barrau, que philosophique.

Je soutiendrai donc l'idée que la substance principale de cet ouvrage est finalement son (seul) style. Il n'est pas difficile de savoir comment M. Barrau peut s'en défendre : de la manière dont il s'est défendu contre les avis critiques sur *Des univers multiples* : « Le monde n'est pas "simple" et les discours "simples" sur le monde ressemblent, pour moi, à des tromperies ». Là où cette défense était en contradiction totale avec la manière dont M. Barrau et sa maison de publication ont présenté *Big Bang et au-delà*, et, en exonérant cette fois-ci Dunod car une telle promesse de « langage simple » ne se trouve pas sur la quatrième de couverture, *Des univers multiples*, l'ouvrage *Dans quels mondes vivons-nous ?* ne présente pas le même symptôme de publicité passablement mensongère. Un diagnostic, cependant, reste inchangé : un penseur refusant de présenter ses idées de manière « simple », ou, tout au moins, plus simple, m'est instantanément suspect. Richard Dawkins, dans son avis enthousiaste sur *Impostures Intellectuelles*, résume parfaitement la difficulté rencontrée par le lecteur de tels textes difficiles, voire illisibles, se réclamant profonds :

No doubt there exist thoughts so profound that most of us will not understand the language in which they are expressed. And no doubt there is also language designed to be unintelligible in order to conceal an absence of honest thought. But how are we to tell the difference? What if it really takes an expert eye to detect whether the emperor has clothes? In particular, how shall we know whether the modish French « philosophy », whose disciples and exponents have all but taken over large sections of American academic life, is genuinely profound or the vacuous rhetoric of mountebanks and charlatans?²⁹

Le test que je propose est le suivant : il faut que les lecteurs qui disent avoir apprécié le texte – ici, *Dans quels mondes vivons-nous ?* – soient capables d'en expliquer les thèses

²⁹ R. Dawkins, « Postmodernism Disrobed », *Nature*, 394, 141 (1998).

principales de manière à ce qu'un lecteur du même texte qui admet avoir mal ou peu compris, soit éclairé. C'est le défi que je lance aux admirateurs de M. Barrau. Évidemment, ceux qui auraient l'honnêteté intellectuelle de vouloir le relever sont immédiatement écartés par le leitmotiv de M. Barrau : « Le monde n'est pas "simple" et les discours "simples" sur le monde ressemblent, pour moi, à des tromperies ». L'accusation de trahison, finalement, est déjà implicitement lancée à l'encontre de celui qui essaierait de « vulgariser » les écrits philosophiques de M. Barrau. C'est là pour moi un indice extrêmement fort que la substance de ces écrits est presque entièrement réductible à son style. J'ai donné une méthode simple pour ceux qui voudraient me montrer le contraire. À l'opposé d'un tel mouvement vers l'intelligible, Florian Forestier d'*Actu Philosophia*, par exemple, ne fait que renforcer, par son avis spectaculairement abscons sur *Dans quels mondes vivons-nous ?*, l'impression générale que m'a laissée l'ouvrage³⁰. M. Forestier réussit même l'exploit d'écrire un avis encore plus illisible que l'ouvrage lui-même. Ce n'est donc pas ce type d'exégèse que j'attends pour changer d'avis.

Dans ces conditions, où M. Barrau récuse *a priori* toute tentative de simplification du discours, l'accusation de logocentrisme³¹ lancée à l'encontre de la « philosophie dominante » « d'inspiration analytique » apparaît particulièrement amusante : quel mot serait, *in fine*, plus idoine encore que « logocentrisme » pour décrire un mode de pensée qui refuse le discours « simple » ?

Au secours des imposteurs, l'intellectuel en roue libre

Pour préciser notre compréhension des modalités d'adhésion de M. Barrau au courant de pensée dit postmoderne, passons au « canular Tremblay » (je n'utiliserai dorénavant plus les guillemets) et à la réaction de M. Barrau à celui-ci. En mars 2015, les sociologues Manuel Quinon et Arnaud Saint-Martin réussissent à publier un texte « bidon » (et désopilant) dans la revue *Sociétés*³². Leur article s'intitule « Automobilités postmodernes – quand l'Autolib' fait sensation à Paris ». Leur but est de « démonter de l'intérieur, en toute connaissance de cause, la fumisterie de ce que nous appellerons le

³⁰ F. Forestier, *Actu Philosophia*, <http://actu-philosophia.com/spip.php?article352> (visité le 08/04/2015).

³¹ Une accusation chère à Jacques Derrida, qui était même allé jusqu'à introduire le néologisme « carnophallogocentrisme », repris avec approbation par Aurélien Barrau (« Le combat animalier est frère des combats d'émancipation et de libération », <http://www.revueballast.fr/aurelien-barrau/> (visité le 12/09/2015) : « Et, surtout, pour le dire comme le philosophe Jacques Derrida, ce qui me semble vital aujourd'hui c'est la déconstruction du « carnophallogocentrisme », c'est-à-dire la remise en cause de cette terrible hégémonie de l'homme (blanc, faudrait-il ajouter), rationnel (c'est-à-dire ici sûr de son bon droit et ne doutant jamais), en érection (parce qu'il assujettit l'autre à son désir propre) et mangeur de viande (comme image archétypal [sic] de l'instrumentalisation des vivants non-humains). » Je note que « carnophallogocentrisme » est non seulement un mot ridicule décrivant un paradigme presque entièrement fantasmé (l'on se prend à penser que les droits des animaux méritent des défenseurs plus sérieux), mais a également le mauvais goût de mélanger racines grecques (phallo, même si celui-ci a existé en latin, et logo) et latines (carno, et centrisme). Je propose donc, ayant une affinité hellénistique, « kérafallogomésie ». Et, puisqu'il « faudrait ajouter » « blanc », « en érection », et « mangeur » (sans quoi le néologisme n'a aucun sens : c'est bien le mangeur de viande et non pas la viande que Derrida et Barrau ont ici en tête), cela donne : « Kérafallogomésie ». Ce sera là ma contribution à la grande aventure intellectuelle de la déconstruction. Je note par ailleurs l'extrême malhonnêteté intellectuelle de M. Barrau lorsqu'il considère que la rationalité consiste à ne jamais douter. Mais ce genre de contresens d'ampleur orwellienne est difficile à éviter dans les discours aussi grossièrement manichéens que celui développé ici par M. Barrau.

³² J.-P. Tremblay, « Automobilités postmodernes. Quand l'Autolib' fait sensation à Paris », *Sociétés*, 4 (2014).

“maffesolisme” – c’est-à-dire, bien au-delà de la seule personnalité de Michel Maffesoli, le fondateur et directeur de la revue *Sociétés*, une certaine “sociologie interprétative/postmoderne” à vocation académique »³³. M. Barrau réagit à ce canular sur le blog *Strass de la philosophie*³⁴, tenu par Jean-Clet Martin. Je commente dans le texte :

En 1996, le physicien Alan Sokal parvient à publier dans une revue d’études culturelles postmoderne, *Social Text*, un article parodique contenant de nombreuses absurdités. L’année suivante, avec le physicien Jean Bricmont, il écrit un livre, *Impostures Intellectuelles*, où il dénonce divers versants de la *French Theory* et l’inconséquence de ses principaux acteurs : Derrida, Deleuze, Lacan, Baudrillard, Kristeva... Il y a quelques jours, deux chercheurs parviennent à nouveau à publier – sous pseudonyme cette fois – un article essentiellement vide de sens dans la revue [*Sociétés*]. Ce nouveau canular réussi est là encore utilisé pour dénoncer les dérives et escroqueries des intellectuels postmodernes.

Notons, pour commencer, que Jacques Derrida, pourtant chef de file de la *French Theory*, brille par son absence presque totale de l’ouvrage *Impostures Intellectuelles* de Sokal et Bricmont, les auteurs déclarant que « bien que la citation de Derrida reprise dans la parodie de Sokal soit assez amusante, elle semble être isolée dans son œuvre, nous n’avons donc pas inclus de chapitre sur Derrida dans ce livre » (*Impostures intellectuelles*, p. 17). On ne sent effectivement pas ici un déluge d’admiration envers M. Derrida de la part de MM. Sokal et Bricmont, mais notons que ces derniers honorent leur annonce : M. Derrida n’est mentionné nulle part dans l’ouvrage ailleurs que dans la reproduction du texte du canular de Sokal. Dans ces conditions, retenir Derrida dans une liste de cinq noms de « victimes » de Sokal et Bricmont apparaît, de la part de M. Barrau, fort partial, voire complètement malhonnête. Il aurait pu choisir parmi d’autres auteurs ayant le malheur de se voir consacrer un chapitre : Luce Irigaray, Bruno Latour, Paul Virilio, ou Félix Guattari (ce dernier en « binôme » avec Gilles Deleuze). Il s’agit certes d’un détail, mais un détail à mon sens important : tout lecteur d’*Impostures Intellectuelles* saura que Derrida est presque entièrement absent du livre. Par ailleurs, notons que le canular Tremblay, comme expliqué en détail dans son « guide de lecture » rédigé par MM. Quinon et Saint-Martin³⁵ (là encore, je n’utiliserai plus les guillemets par la suite), n’a pour cible que Michel Maffesoli et les adeptes de sa « sociologie ». Prétendre ainsi que Derrida était largement visé dans *Impostures Intellectuelles*, et les « intellectuels postmodernes » en général par le canular Tremblay, prête à ces deux projets une intention qui n’était pas la leur. Je ne vois pas quelle autre hypothèse formuler pour expliquer cet écart entre les intentions revendiquées de MM. Sokal et Bricmont et MM. Quinon et Saint-Martin, et celles qui leur sont prêtées ici par M. Barrau, que celle consistant à supposer que M. Barrau cherche ici à

³³ M. Quinon et A. Saint-Martin, « Le maffesolisme, une “sociologie” en roue libre. Démonstration par l’absurde », *Carnet Zilsel*, 7 mars 2015, <http://zilsel.hypotheses.org/1713> (visité le 06/05/2015).

³⁴ A. Barrau, « Canulars, impostures intellectuelles et postmodernisme », *Strass de la philosophie*, 19 mars 2015, <http://strassdelaphilosophie.blogspot.fr/2015/03/canulars-imposturesintellectuelles-et.html> (visité le 28/03/2015).

³⁵ M. Quinon et A. Saint-Martin, « Le maffesolisme », art. cit. Si le ton de ce guide de lecture est érudit et, dans une certaine mesure, jargonnant, il est tout à fait compréhensible – d’autant que la plupart des mots les plus difficiles sont définis – sans exception ni aucun passage obscur, pour le lecteur attentif. C’est là une différence majeure – une autre étant que l’hilarité qu’il provoquera par moments chez le lecteur est recherchée par les auteurs – avec *Dans quels mondes vivons-nous ?*, et bien d’autres textes de la même veine (voir *Impostures intellectuelles* pour une anthologie en ce qui concerne la *French Theory*).

donner au postmodernisme (et à Jacques Derrida, l'un de ses chefs de file, qu'il se soit réclamé du mouvement ou non) le rôle de victime dans ces épisodes.

Qu'en penser ? À l'évidence que le fait d'être publié dans une revue à comité de lecture ne garantit pas la qualité d'un article. C'est effectivement une donnée intéressante qui mérite d'être à nouveau soulignée et étudiée. Est-elle surprenante pour autant ? Évidemment pas. Tous les « publiants » savent que les « rapporteurs » jugeant de la qualité des articles soumis aux revues sont eux-mêmes des chercheurs, pris dans la spirale de leurs propres travaux et enseignements, qui n'ont ni le désir ni la possibilité matérielle de vérifier point par point tous les calculs d'un article de physique théorique ou toutes les références d'un article de sciences humaines. Ce n'est d'ailleurs pas leur mission. L'immense majorité des articles clairement erronés sont rejetés par le système (les auteurs des canulars ratés ne s'en ventent [*sic*] pas et personne ne saura combien ont été déjoués). Quelques-uns passent pourtant à travers les mailles du filet. C'est évidemment regrettable mais parfaitement connu de chaque communauté concernée. Celle des sciences dures n'est pas épargnée et de notoires charlatans sont parvenus à publier dans des revues respectables et reconnues. La physique théorique ne s'en est naturellement pas trouvée globalement disqualifiée ! Ces articles ont tout simplement été ignorés : ni lus, ni cités. Comme l'auraient été ceux de Sokal et de Tremblay (auteur fictif du dernier coup d'éclat) sans le projecteur médiatique et sarcastique du canular dévoilé.

Cette dernière affirmation est non seulement une pure hypothèse, mais également en contradiction certaine avec des décennies de pratique dans le(s) mouvement(s) postmoderne(s). Il a été montré au-delà de tout doute possible que des textes abscons et jargonnants ont, au contraire de ce qui est affirmé – sans preuve aucune – par M. Barrau, été non seulement lus et cités, mais ont eu une grande influence. Citons à cet effet encore une fois les textes examinés par Alan Sokal et Jean Bricmont dans *Impostures intellectuelles*. Notons que Paul R. Gross et Norman Levitt donnent dans *Higher Superstition* une description d'une conférence donnée par Bruno Latour en 1992 à l'université de Rutgers sur le projet ARAMIS (« un projet de transport en commun mené par la RATP et Matra Transport dans les années 1970 et 1980 »³⁶) qui laisse penser que l'article du canular de Tremblay n'est pas si éloigné de ce que certains auteurs peuvent faire quand ils écrivent, à la différence de MM. Quinon et Saint-Martin dans leur *fake*, au premier degré. On lit en effet, dans *Higher Superstition*, pp. 60-61 (italiques dans l'original) :

Attractive as the idea might be on paper, [ARAMIS] was from the start a troubled and problem-plagued project. Yet it continued under high-level funding for about a dozen years (...). Why was it so durable? For much the same reasons that any boondoggle hangs on long past the point at which its wastefulness becomes clear. (...) One would think that a highly politicized sociologist like Latour would positively salivate to sample the delights of this particular pork-barrel, and to tell us where all the money went. But he barely touches the issue; certainly not enough to embarrass anyone. (...)

Why did the project fail? To us there seem to be two obvious reasons (...). The first is technical. In a proposed system like [ARAMIS], the chief head-ache will inevitably be software. Real-time algorithms must be devised for running such a system efficiently (...). This is a formidable undertaking! It involves all the notorious difficulties of the « traveling salesman problem », the paradigmatic holy grail of combinatorics and operations research. (...) How does Latour deal with this (or any other relevant *technical* question)? *He ignores it completely*. There is, on the other hand, an important social reason for the impracticability of [ARAMIS] (...) Picture yourself riding,

³⁶ Article ARAMIS, Wikipedia, https://fr.wikipedia.org/wiki/Agencement_en_ames_automatis%C3%A9es_de_modules_ind%C3%A9pendants_en_stations (visité le 06/05/2015).

late at night and all alone, in one of these little [ARAMIS] cars. It stops at a station and two men get on, nasty-looking types with what look like ten-inch lengths of lead pipe bulging in their pockets (...). What has the sociologist Latour to say about such inherent problems of social interaction? The matter does not seem to have occurred to him at all.

Well, what, then, does interest Latour about [ARAMIS]? He seems very excited about the semi-ological aspects of the thing, the fact that « information » and « control » are such important metaphors for it. He is intensely aroused by the fact that the cars are to be connected by « information » but not « physically », as though he'd never heard of radiocontrolled toys. He studies the evolving shape – even the color – of the prototype cars as aspects of the social representation of technology.

Je n'ai pu trouver la référence à la conférence en question de M. Latour, mais il est naturel de supposer que son ouvrage *Aramis ou l'amour des techniques*³⁷ reprend et détaille une telle analyse. La « lecture » par M. Latour de la relativité d'Einstein (voir sect. 1) ne m'encourage pas à lui accorder le bénéfice du doute. Il est amusant de constater que le dernier paragraphe de l'extrait reproduit ci-dessus, en particulier, pourrait presque être mépris comme traitant de l'article publié par Manuel Quinon et Arnaud Saint-Martin sous le pseudonyme de Jean-Pierre Tremblay. Et pourtant M. Latour, et en particulier, *Aramis ou l'amour des techniques* a été « lu » et « cité ». De la même manière, rappelons qu'Aurélien Barrau lui-même a lu, pour en citer une phrase (« La science n'est pas hantée par sa propre unité ») issue d'un extrait reproduit plus haut, l'ouvrage *Qu'est-ce que la philosophie ?* de Gilles Deleuze et Félix Guattari. Phrase « presque visionnaire » d'après M. Barrau. Ce qui, à la lecture du « magma illisible » (pour employer la même locution que précédemment) dans lequel elle se trouve, montre bien qu'il arrive que des textes certes écrits au premier degré, mais d'un sérieux intellectuel inexistant, soient « lus » et « cités », qui plus est, avec révérence.

Reprenons la lecture de l'avis de M. Barrau : « Mais le but de ces démarches n'est pas seulement – et pas même principalement – de mettre en lumière, ce qui serait fort légitime, quelques failles du système des journaux à comité de lecture. C'est l'ensemble d'un courant de pensée, lui-même extraordinairement hétérogène, qu'il s'agit me semble-t-il pour ces auteurs de dénigrer. Et c'est là que le problème devient immense. » Dans la mesure où le « courant de pensée » en question ici est le maffesolisme, il me semble clair à la lumière du guide de lecture du canular Tremblay proposé par les auteurs de l'article « bidon », MM. Quinon et Saint-Martin, que le canular avait en effet pour but de dénigrer un courant de pensée. Son « extraordinaire hétérogénéité » resterait à établir (ou à réfuter), mais il est facile (lire par exemple la suite du texte de M. Barrau, ci-dessous) ici de voir que le « courant de pensée » que M. Barrau a en tête est non pas le maffesolisme mais le postmodernisme. Dans ce cas, il est clair que M. Barrau n'a pas lu ce que je continue à appeler le guide de lecture du canular. Auquel cas je me demande bien quelle pertinence sa réaction indignée espère atteindre. Encore une fois, la prose de M. Barrau est parfaitement compatible avec mon hypothèse selon laquelle son but est ici de placer le postmodernisme en position de victime d'attaques répétées d'intellectuels.

Chacun conviendra que le canular en lui-même n'a aucune capacité à discréditer une mouvance intellectuelle. Ni Derrida, ni Deleuze, n'ont été rapporteurs de l'article de Sokal et on imagine mal leur tenir rigueur de sa publication. Je n'ai moi-même pas été rapporteur des quelques articles calamiteux (parfois émanant d'usurpateurs, parfois émanant de scientifiques ayant truqué leurs données,

³⁷ B. Latour, *Aramis ou l'amour des techniques*, Paris, La Découverte, 1992.

parfois émanant d'auteurs de bonne foi ayant commis de grossières erreurs passées inaperçues) que l'on peut trouver dans des revues scientifiques de haut vol et mes propres travaux ne s'en trouvent donc en rien remis en cause.

Ce sont les interprétations ultérieures, peu liées au canular lui-même, qui s'attellent à cette étrange et terrible entreprise dépréciative. Et toutes commettent à mon sens la même erreur radicale : elles reprochent aux « communautés » concernées de ne pas satisfaire des critères qu'elles n'ont précisément jamais revendiqués !

À ce sujet, voir les « critères de sélection »³⁸ de la revue *Sociétés*, soigneusement re-produits par MM. Quinon et Saint-Martin dans leur guide de lecture : « Les critères de sélection sur le contenu concernent la thématique, la méthodologie (nous privilégions les méthodes qualitatives), l'information du texte (bibliographie : connaissance des textes classiques, histoire de la sociologie, débat contemporain), le déroulement et la présentation de l'enquête (argumentation scientifique : logique formelle, apport de la preuve, enchaînement des propositions). » Je conseille fortement au lecteur d'aller lire – ce n'est pas long et c'est, je le répète, fort drôle – l'article du canular Tremblay et de se faire sa propre idée quant à l'usage qui y est fait de la « logique formelle » et de la preuve.

Reprenons la lecture de l'avis de M. Barrau :

Dans le cas de l'ouvrage de Sokal et Bricmont, il est tout à fait clair que le reproche principal et essentiel adressé aux philosophes incriminés est de ne pas être rigoureux. Mais de ne pas l'être, c'est le point nodal, quand ils sont jugés du point de vue des sciences dures. Et toute l'aberration tient à ce réquisit. Lors d'un séminaire sur l'affaire Sokal à l'École Normale Supérieure, je me suis moi-même amusé à lire « en philosophe » un article de physique de Jean Bricmont. Bien que cet article soit fort bon et scientifiquement pertinent, il était très facile de le faire passer pour tout à fait inepte.

Un petit point de détail qui mérite d'être soulevé : pourquoi M. Barrau pense-t-il qu'il peut juger la qualité scientifique – et surtout de la portée – d'un article de M. Bricmont ? M. Barrau est spécialiste de cosmologie, alors que M. Bricmont travaille en physique mathématique et en mécanique statistique. À moins que l'article en question ne porte justement sur un sujet qui serait quelque peu en dehors du domaine de production habituel de M. Bricmont, et dans lequel M. Barrau serait compétent pour juger de la qualité et de la « pertinence scientifique » d'un article de recherche (je pense que n'importe quel chercheur sérieux et honnête sera le premier à reconnaître l'étroitesse de son propre domaine de compétence lorsqu'il s'agit de recherche contemporaine de bon niveau [des rapprochements, notamment sur le plan technique, n'étant bien sûr pas à exclure non plus]), cette phrase me paraît superflue et est loin de l'effet recherché qui est visiblement de « rendre à M. Bricmont ce qui est à M. Bricmont ». La moindre des choses, évidemment, serait tout simplement de préciser de quel article il s'agit. Sans cela, le paragraphe écrit par M. Barrau et reproduit ci-dessus n'est guère plus qu'une bravade.

Appréhendé suivant des critères qui ne sont pas les siens, il semblait incohérent et dénué de sens. Voire, en l'occurrence, comique ou grotesque. Il va sans dire, pour prendre un exemple parmi tant d'autres, que si les « singularités » qu'évoque Deleuze sont lues au sens mathématique du terme, la proposition devient stupide. Mais tel n'était évidemment pas le sens que Deleuze souhaitait donner à ce terme qui préexistait à son usage mathématique.

³⁸ CEAQ, *Sociétés*, <http://www.ceaqsorbonne.org/node.php?id=87> (visité le 14/05/2015).

C'est une défense standard des textes abscons inspectés par MM. Sokal et Bricmont qui a fleuri à la suite de la publication d'*Impostures Intellectuelles*. Mais elle n'avance guère le débat : si « singularité » n'est pas à comprendre au sens mathématique, à quel sens faut-il le prendre³⁹ ? La question se fait plus pressante encore quand les termes en question, à l'inverse de « singularité », sont peu usités en dehors du contexte mathématique. Par exemple, « systèmes de coordonnées », « abscisses », « discontinuité », termes que l'on trouve dans l'extrait de *Qu'est-ce que la philosophie ?* reproduit plus haut et cité avec approbation par M. Barrau lui-même dans l'ouvrage *Dans quels mondes vivons-nous ?*, ont un sens mathématique clair, mais un sens non-mathématique qui m'est inconnu (ou, dans le cas de « discontinuité », effroyablement polysémique).

Il n'empêche que M. Barrau n'en démord pas : « Dans le cas du récent canular, l'histoire se rejoue sur le même mode : reprocher à une revue de n'être pas ce qu'elle n'entend pas être. » Il se livre à une exégèse des intentions cachées des auteurs du canular qui laisse perplexe :

Sans peut-être le savoir ou le chercher, les auteurs de ces dénonciations s'adonnent en réalité à un geste d'une grande violence. Non pas dans la moquerie du canular qui est assez bon enfant, non pas dans le débat d'idées qui est toujours légitime, mais dans ce que les conclusions qui suivent supposent implicitement : que toute pensée sérieuse devrait, d'une manière ou d'une autre, suivre la méthode des sciences dures. C'est là en effet une hypothèse d'une immense arrogance qui tend à atrophier drastiquement la diversité des modes d'affrontement au réel ou de créations de concept, déjà bien mise à mal par l'inquiétante hégémonie des sciences mathématiques dans la hiérarchie des enseignements « importants » du collège et du lycée.

(Mathématiques d'ailleurs largement dévoyées puisque présentées comme un entraînement à la résolution mécanique de problèmes alors qu'elles sont en réalité un immense espace de création.)

Là encore il me semble clair que M. Barrau aurait considérablement gagné à prendre connaissance du guide de lecture du canular avant de réagir publiquement. J'y lis que les « règles les plus élémentaires qui (...) organisent » la science (et je pense deviner que MM. Quinon et Saint-Martin espèrent que les sociologues non encore aveuglés par les sirènes du maffesolisme honoreront ces règles élémentaires) sont, aux yeux des auteurs, « [la] prise en compte du réel dans toute sa diversité, par le moyen d'un recueil des données non biaisé ; [la] formulation d'hypothèses explicatives alternatives ; [la] prise en compte des faits récalcitrants ou contradictoires, et [la] modification de la théorie explicative en conséquence »⁴⁰. Notons que l'énoncé de ces règles élémentaires n'empêche pas MM. Quinon et Saint-Martin de prendre la défense des méthodes qualitatives en sociologie : « le rendu qualitatif ne se limite pas à un subjectivisme hâtif ou à la rédaction d'un carnet d'impressions. La description d'un objet, de son usage, de ses ancrages n'est pas un exercice sans règle(s) ». Évidemment, MM. Quinon et Saint-Martin mettent ces dernières règles en opposition avec la démarche indigente proposée par l'auteur fictif du canular, Jean-Pierre Tremblay. Cette description des méthodes qualitatives est suivie presque im-

³⁹ À ce sujet, je remercie Alan Sokal de m'avoir rappelé que Deleuze parle bel et bien, dans la page qui suit immédiatement un passage cité (et déploré) par M. Bricmont et lui-même, de singularités « en utilisant des termes scientifiques tirés de la théorie des équations différentielles (...) et enchaîne en citant un passage d'un livre sur cette théorie qui utilise [le mot] 'singularité' dans [son] sens technique » (*Impostures intellectuelles*, p. 150, note 188).

⁴⁰ M. Quinon et A. Saint-Martin, « Le maffesolisme », art. cit.

médiatement de la locution « exigence d'une certaine rigueur scientifique » que MM. Quinon et Saint-Martin souhaitent voir être appliquée aux dites méthodes. Évidemment, M. Barrau, pas plus que nul autre, n'est tenu d'être en accord avec ces « règles élémentaires ». S'il ne l'est pas, ceci dit, il faudra qu'il explique ce qu'il entend par « science », et aussi par « sociologie ». Notons que si dans une large mesure les règles énoncées par MM. Quinon et Saint-Martin reprennent celles en effet en vigueur dans les sciences de la nature, le constat de ce que devient la sociologie, lorsqu'elle revendique des règles ou des méthodes si drastiquement différentes que la notion même de règles sérieuses devient un mirage, ne m'encourage guère à donner crédit aux récriminations de M. Barrau.

Il n'est pas question de canoniser les penseurs postmodernes. La critique est évidemment autorisée et même bienvenue. On peut s'opposer à certains articles de [Sociétés] – peut-être même à la totalité d'entre eux – et on doit noter quelques erreurs factuelles dans les assertions mathématiques de Lacan.

Cela ne fait aucun doute. Mais pour critiquer une pensée, il faut la comprendre et surtout la faire vaciller suivant sa dynamique propre, sans quoi on montre seulement – au mieux – qu'elle est incompatible avec un horizon d'attente qui n'est pas le sien. On rate le débat et on commet précisément l'erreur que l'on souhaitait dénoncer : manquer de rigueur dans l'examen supposé minutieux de la posture scrutée.

Je sollicite l'aide de M. Barrau pour comprendre des phrases comme « Il arrive que la constante-limite apparaisse elle-même comme un rapport dans l'ensemble de l'univers auquel toutes les parties sont soumises sous une condition finie », « les proto-limites, hors de toutes coordonnées, engendrent d'abord des abscisses de vitesses sur lesquelles se dresseront les axes coordonnables », « ce sont ces limites premières qui constituent le ralentissement dans le chaos ou le seuil de suspension de l'infini, qui servent d'endo-référence et opèrent un comptage »⁴¹, issues toujours du même extrait de Deleuze et Guattari qu'il semble admirer. Il me semble que leur « dynamique propre » est celle de l'enfumage le plus éhonté, mais peut-être me trompé-je⁴².

Défendre la possibilité d'une (bonne) philosophie postmoderne, c'est aujourd'hui aussi défendre le droit – que je crois essentiel – à une forme de pensée ne se réduisant pas au seul diktat aléthique d'une logique quasi-mathématique qui, aussi utile et élégante soit-elle dans son champ propre, n'en demeure pas moins un mode d'élaboration conceptuel parmi d'autres.

Notons qu'au prix de quelques modifications mineures, ce paragraphe pourrait être

⁴¹ G. Deleuze et F. Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, *ibid.*, pp. 112-113.

⁴² Même si le point que je vais mentionner dans cette note est central en ce qui concerne le canular Tremblay en lui-même, je pense que le lecteur sera à présent convaincu que la réaction de M. Barrau à celui-ci est en réalité presque parfaitement hors-sujet, c'est pourquoi je relègue ces remarques dans cette note. Si M. Barrau ne considère pas qu'imiter le style et les idiosyncrasies d'un courant de pensée pour montrer qu'un article vide de sens peut être publié est « faire vaciller [cette pensée] suivant sa dynamique propre », alors quelles options restent ? La boucle est bouclée quand Michel Maffesoli lui-même, dans une interview au magazine *Technikart* (2015), approuve les « conclusions » de Jean-Pierre Tremblay, auteur fictif du canular (et ce, après que le canular ait été dévoilé). On voit ici que M. Maffesoli n'a que faire des contraintes de sérieux intellectuel. De son côté, M. Barrau a réagi au canular en passant complètement à côté du propos. Il serait en revanche intéressant de voir si cette défense du postmodernisme qui était essentiellement le seul propos de sa réaction comprend, parmi les auteurs défendus, Michel Maffesoli. Auquel cas M. Barrau montrerait son mépris total des règles les plus élémentaires du discours sérieux, si cela n'était pas déjà fait dans son ouvrage *Dans quels mondes vivons-nous ?*

transformé en une défense de l'astrologie ou de l'homéopathie contre « le diktat aléthique [d'une phénoménologie quasi-physique et] d'une logique quasi-mathématique ». Si M. Barrau affirme par-là que la philosophie doit s'affranchir du critère de rigueur logique, alors c'est exactement ce qu'il affirme et je ne pense pas avoir besoin d'argumenter contre cette position. Comme je pense l'avoir montré plus haut, il ne se prive pas de s'affranchir lui-même de ce dit critère dans l'ouvrage *Dans quels mondes vivons-nous ?*, et le résultat est un ouvrage bien plus littéraire que philosophique, souvent illisible et frivole dans son argumentation.

Après-propos

« I see you've all bought a complete set of my books – well done. I thought we'd start today with a little quiz. Nothing to worry about – just to check how well you've read them, how much you've taken in...» When he had handed out the test papers he returned to the front of the class and said, « You have thirty minutes. Start-now ! » Harry looked down at his paper and read :

What is Gilderoy Lockhart's favourite colour ?

What is Gilderoy Lockhart's secret ambition ?

What, in your opinion, is Gilderoy Lockhart's greatest achievement to date ?

On and on it went, over three sides of paper, right down to :

When is Gilderoy Lockhart's birthday, and what would his ideal gift be ?

Gilderoy Lockhart dans J.K. Rowling, *Harry Potter and the Chamber of Secrets*, Bloomsbury, 1998.

Résumons brièvement ce que j'ai mis en évidence dans cet article.

Dans la section 1, j'ai notamment insisté sur l'absence presque entière (l'unique exception étant *Et si le temps n'existait pas ?* de Carlo Rovelli⁴³ de pistes de lecture et d'approfondissement offertes par Aurélien Barrau au lecteur de *Big Bang et au-delà* intéressé par la science. En lieu et en place, ledit lecteur se voit renvoyé vers les écrits de Gilles Deleuze et Félix Guattari, Nelson Goodman ou Jacques Derrida, pour ne retenir que quelques-uns des noms les plus saillants. Je mentionne, toujours dans la sect. 1, que Deleuze et Derrida, et quelques autres auteurs de sensibilité similaire sont mentionnés, et même conseillés vigoureusement, au lecteur dans le livre de relativité générale⁴⁴, co-écrit par Aurélien Barrau et Julien Grain. Un conseil de lecture qui me semble étrange, voire suspect, dans le contexte d'un manuel destiné à l'enseignement de la physique. Je mets en évidence la contradiction entre ce que M. Barrau déclare en ouverture de ses deux ouvrages de « vulgarisation » (il s'agit ici toujours d'utiliser les guillemets pour rester fidèle au choix de M. Barrau), à savoir, que l'exposé se fera dans un « langage simple » et accessible, et la manière dont il se défend (malgré ce qu'il affirme, mais je ne comprends pas cette réticence à utiliser ce mot) lorsqu'un lecteur (parmi d'autres, d'ailleurs) reproche à *Des univers multiples* sa pédanterie – que ledit lecteur documente soigneusement. Cette défense est particulièrement évasive puisqu'elle consiste ni plus ni moins en une rétraction de cette fameuse annonce de « langage simple » : le lecteur reprochant à M. Barrau⁴⁵

⁴³ C. Rovelli, *Et si le temps n'existait pas ?*, Paris, Dunod, 2011.

⁴⁴ A. Barrau et J. Grain, *Relativité générale*, Paris, Dunod, 2011.

⁴⁵ Mentionnons, pour ultime illustration de cette auto-contradiction, une interview radiophonique (A. Rougier, Interview : Big Bang et au-delà, <http://www.rfi.fr/emission/20130331-big-bang-dela-ballade-cosmologie-aurelien-barreau/> [visité le 16/05/2015]) de M. Barrau où celui-ci déclare – c'est même sa première phrase – « Je crois que ce qui se conçoit bien s'énonce bien ». Je laisse le lecteur mettre ce

de n'avoir pas tenu sa promesse, ce dernier affirme que cela n'avait jamais été son intention. Étonnant, dirai-je, pour rester courtois. Cerise sur le gâteau, la réponse de M. Barrau aux remarques acerbes mais à mon avis parfaitement pertinentes du lecteur est de se placer sur un plan intellectuel supérieur : « Et, en ce qui me concerne, un livre que je comprends sans effort m'ennuie profondément... Mais on peut évidemment avoir d'autres attentes... » Curieux pour un auteur qui veut ses ouvrages *Big Bang et au-delà* et *Des univers multiples* « simples » et « accessibles ».

J'ai montré dans la sect. 2 qu'une des meilleures façons de se convaincre de la vacuité intellectuelle de *Dans quels mondes vivons-nous ?*, ouvrage de Jean-Luc Nancy et Aurélien Barrau se voulant philosophique, est tout simplement de laisser la parole au texte et d'en citer de nombreux extraits. Le résultat est saisissant. De nombreux passages sont fortement similaires au type de prose sibylline et prétentieuse examinée soigneusement par Alan Sokal et Jean Bricmont dans leur livre *Impostures Intellectuelles*. M. Barrau fait clairement preuve d'un goût prononcé pour ce style pompeux et impénétrable, et ne se prive pas de l'imiter.

M. Barrau porte aussi aux nues, à l'encontre de toute sobriété, pour ne pas dire honnêteté, intellectuelle(s), l'un des passages les plus spectaculairement ridicules de Gilles Deleuze et Félix Guattari, véritable feu d'artifice de non-sens et d'autosatisfaction. Je m'étonne encore qu'un scientifique de métier extraie une locution d'un tel passage pour la présenter comme « presque visionnaire » sur ce qu'elle dit de la nature de la science. Je conclus de ma lecture et de mon analyse de *Dans quels mondes vivons-nous ?* que le seul mérite éventuel de cet ouvrage serait littéraire (au sens de stylistique) et non philosophique, pour peu évidemment qu'on soit sensible au style en question. Quoi qu'il en soit, ce livre est à mon sens une instance de triomphe de la forme sur le fond. L'enchaînement d'idées, dans la mesure – fort restreinte – où il est possible de le suivre, repose avant tout sur des analogies et des jeux de mots. Par ailleurs j'ai montré que la réaction de M. Barrau à l'affaire du canular Tremblay, publiée sur le blog *Strass de la philosophie* de Jean-Clet Martin, était précipitée et par conséquent inadaptée. Barrau s'est contenté d'une défense tous azimuts du postmodernisme et du relativisme, passant en ceci largement à côté de la plaque. Le nom de Michel Maffesoli n'y est d'ailleurs même pas mentionné – si ce n'est dans l'illustration qui orne l'article – c'est dire à quel point M. Barrau était ignorant de l'esprit du canular, préférant – à tort – y voir une attaque en règle contre le postmodernisme dans son intégralité.

Tous ces éléments me font m'étonner de l'immunité totale dont M. Barrau semble bénéficier dans les cercles intellectuels et notamment scientifiques. Comme je l'ai montré, certains lecteurs de *Big Bang et au-delà* et *Des univers multiples* ont fait connaître leurs grandes réserves à l'encontre de la prose pédante et souvent inutilement compliquée de M. Barrau. Je me félicite de cette exigence et de cette vigilance dont ont fait preuve ces « simples citoyens » – et, pour employer un mot qui ne me plaît guère, ces consommateurs, donnant leur avis sur un produit qu'ils ont acheté – ni physiciens, ni philosophes, mais exerçant leur esprit critique. Comme l'illustrent les avis reçus par *Big Bang et au-delà* et *Des univers multiples*, dithyrambiques à en juger par les extraits qui en sont reproduits sur Amazon.fr, dans des publications comme *La Recherche*, *Science et Vie*, *Futura-Sciences* ou *Ciel et Espace*, ces réserves sont pour l'instant – apparemment – restées cantonnées aux cercles non-spécialistes de la société civile.

point en lien avec les éléments que j'ai soulevés à propos de cette question de la simplicité.

Le seul indice que j'ai pu déceler jusqu'ici du fait que l'unanimité n'est pas atteinte dans les « cercles intellectuels » se trouve sur le blog *Not Even Wrong*⁴⁶ tenu par le physicien théoricien américain Peter Woit. Celui-ci donnait son avis sur le livre *Multivers – Mondes possibles de l'astrophysique, de la philosophie et de l'imaginaire*, co-écrit par Aurélien Barrau, l'historien Patrick Gyger, le philosophe Max Kistler et le physicien théoricien Jean-Philippe Uzan – que je n'ai pas lu. Je reproduis ici le commentaire de M. Woit, et réagis dans le texte :

While I was in Paris recently I picked up several French books that aren't readily available in the US. One of these is entitled *Multivers – Mondes possibles de l'astrophysique, de la philosophie et de l'imaginaire*, and it takes the form of a conversation between theoretical physicists Aurélien Barrau and Jean-Philippe Uzan, as well as historian of science fiction Patrick Gyger and philosopher Max Kistler. Astrophysicist Isabelle Joncour acts as moderator. The conversation is often dominated by the provocative philosophical flights of fancy of physicist Barrau, with philosopher Kistler playing the role of providing sobriety and down-to-earth arguments.

Même sans avoir lu l'ouvrage, il me semble sensé de supposer que « provocative philosophical flights of fancy » est une description raisonnable du style d'Aurélien Barrau dans ce livre. Par ailleurs, je m'amuse du fait qu'Aurélien Barrau ait réussi à se faire appeler « theoretical physicist » par Peter Woit qui est lui incontestablement un physicien théoricien. Poursuivons :

The contrast with the typical Multiverse Mania books of the AngloSaxon world is striking. French intellectuals are seriously educated in philosophy, and think it natural to carry on arguments invoking the ideas of a wide range of philosophers, even in contexts such that similar Americans wouldn't see the point of raising philosophical issues. In this case, some of the discussion revolves around the ideas of American philosophers David Lewis and Nelson Goodman about « possible worlds ». It's amusing to note that it would probably be extremely difficult to get together for a discussion a group of American physicists who had even heard of these two of their countrymen, much less be capable of seriously discussing their ideas. Maybe that's just as well though, as professional philosopher Kistler makes a good case that the « possible worlds » at issue in this sort of philosophy don't really have anything to do with the multiverse.

Barrau takes a position refreshingly agnostic about string theory and [Loop Quantum Gravity], deploring the ideological warfare between them. Unlike most physicists though, who were interested in string theory when it might have predicted something and are now losing interest, he claims that the fact that it can't predict things is what got him to really like string theory : « [La] théorie des cordes commence à m'intéresser à partir du moment où, précisément, elle prend ce tournant où l'on ne sait plus très bien où on va et où on change les règles du jeu au milieu de la partie. Ça devient très motivant ! »

For Barrau, it's just when string theory starts to turn into pseudoscience that it interests him^{47 22}. In brief, he agrees that the string theory multiverse moves the field from physics into metaphysics, but thinks that's a good thing. He's in love with the idea of finally being free from many of the conventional constraints physicists labor under as they try to do science and the possibility of taking up again the overlap of some French philosophy with science that Alan Sokal very successfully made a joke of. He starts out : « En philosophie [française], je pense à Deleuze et à son rhizome, au « plus d'un » de Derrida, au(x) toucher(s) chez Nancy, au nominalisme de Foucault, à l'ontologie du multiple de

⁴⁶ Not Even Wrong, « Multivers : Mondes possibles de l'astrophysique, de la philosophie et de l'imaginaire », <http://www.math.columbia.edu/~woit/wordpress/?p=3564> (visité le 16/05/2015).

Badiou.» And immediately realizes that the question of Sokal must be addressed if you're going to go on like that :

Je crains que l'on soit encore dans une sorte de timidité généralisée qui est peut-être issue des contrecoups de la triste affaire Sokal. Il est tout à fait souhaitable d'enjoindre les gens à ne pas dire n'importe quoi. Cela ne se discute pas. Mais il serait dommage que cet excès de précaution leur interdise tout simplement de penser à partir des constructions scientifiques. La physique [d'aujourd'hui] me semble fabuleusement propice à philosopher, il faut oser.

Je ne peux qu'approuver l'enthousiasme de M. Barrau, mais s'il est pertinent de « penser à partir des constructions scientifiques », il faut également, comme il le dit, « enjoindre les gens à ne pas dire n'importe quoi ». Loin d'être « triste », l'affaire Sokal a au contraire indiqué que l'on peut faire illusion en disant n'importe quoi. Ce qu'*Impostures Intellectuelles* a développé et corroboré de manière convaincante. Évidemment, on en revient au fait que si M. Barrau pense que lorsqu'ils écrivent des choses comme « Il arrive que la constante-limite apparaisse elle-même comme un rapport dans l'ensemble de l'univers auquel toutes les parties sont soumises sous une condition finie » – phrase issue d'un passage qu'il admire envers et contre tous les critères de clarté et de sérieux – les auteurs postmodernes ne disent pas « n'importe quoi » – la remarque s'applique aussi parfois à sa propre prose, en particulier dans l'*opus Dans quels mondes vivons-nous ?* – alors il est difficile d'imaginer même ce qui pourrait à ses yeux mériter l'étiquette de « n'importe quoi ».

There's much abuse directed towards Popper, falsifiability, and of crude attempts to separate science from non-science. Barrau is very happy with the idea of not having any way of distinguishing the two, while Kistler tries to remind him that, tricky as it may be, there's an important distinction involved. What seems important to me here is maybe more of a sociological than philosophical point, and it's a bit like the one that motivated Sokal. If you don't have any standard at all for what is science and what isn't, you lose control of the powerful role of science in how we see the world, and put yourself at the mercy of socially stronger forces who will be happy to take on this role and grab control and power away from those who have disarmed themselves. In the specific local area of fundamental physics, if there's no way to recognize that ideas have failed, those with a vested interest in a set of failed ideas will never give up their control of the discourse. Instead of the philosophers listed by Barrau, someone like Michel Foucault might be more relevant...

S'il n'est clairement pas aussi vindicatif et univoque que le présent document, ce texte de Peter Woit a au moins le mérite de signaler que le début d'un doute s'est immiscé dans l'esprit de son auteur. À mon avis, et pour les raisons que j'ai avancées ici, ce doute gagnerait à se répandre dans la « classe intellectuelle ». En attendant, et en l'absence – presque – totale de contradicteurs, M. Barrau continuera à mon sens à propager, voire parfois à incarner avec un certain talent, quelques-uns des clichés anti-intellectualistes les plus regrettables. Pour en citer quelques-uns en allant du plus bénin et sujet à discussion au plus univoque et au plus triste : la science comme construction pas différente en substance des arts, la physique théorique comme espace de spéculation presque pas régulé, la philosophie comme verbiage pompeux, auto-satisfait, et volontairement abstrus, éventuellement vide de substance.